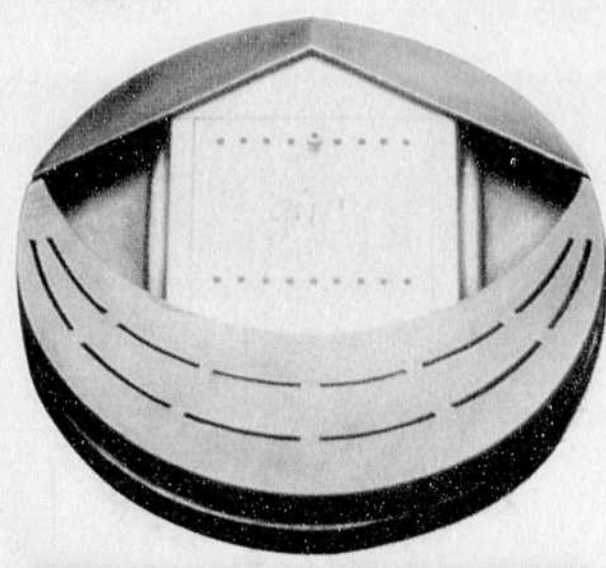


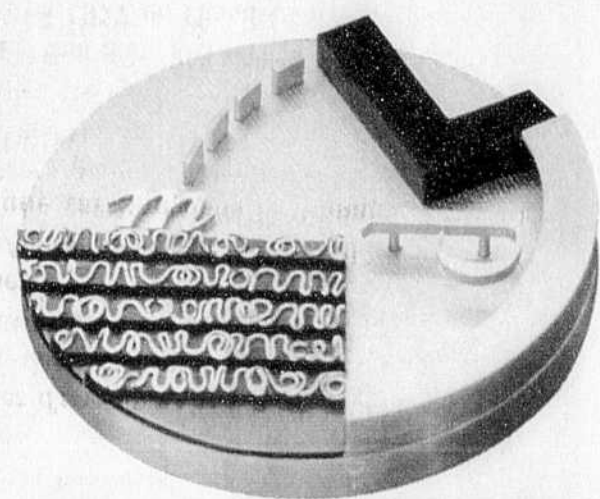
LE DEVOIR

LES PRIX DU QUÉBEC

94^e

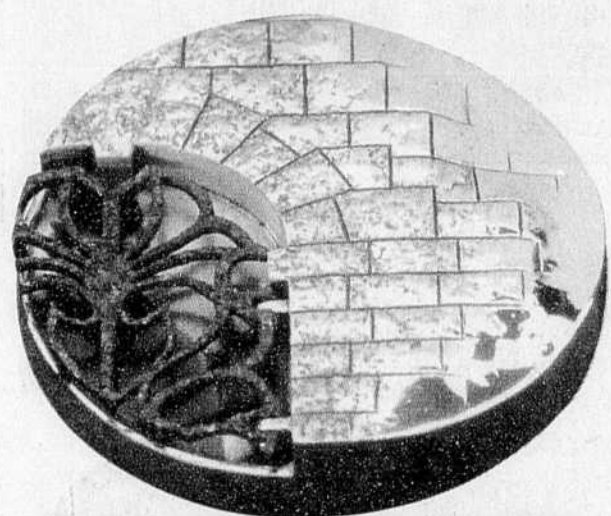
LE PRIX ALBERT-TESSIER

PIERRE PERRAULT



LE PRIX ATHANASE-DAVID

RÉJEAN DUCHARME



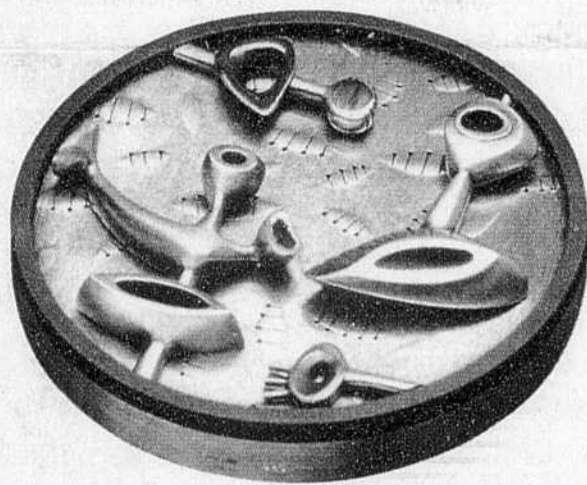
LE PRIX GÉRARD-MORISSET

PHYLLIS LAMBERT



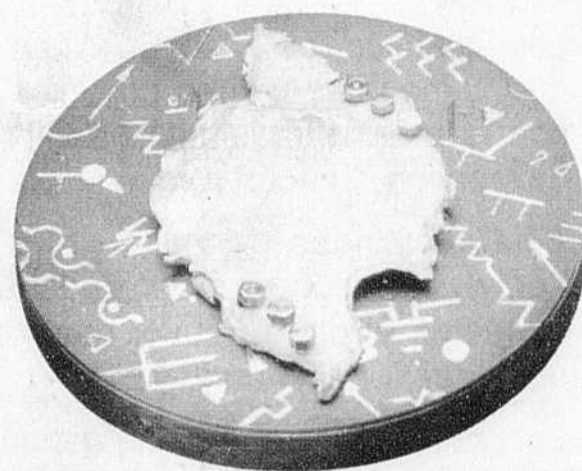
LE PRIX DENISE-PELLETIER

MARTINE ÉPOQUE



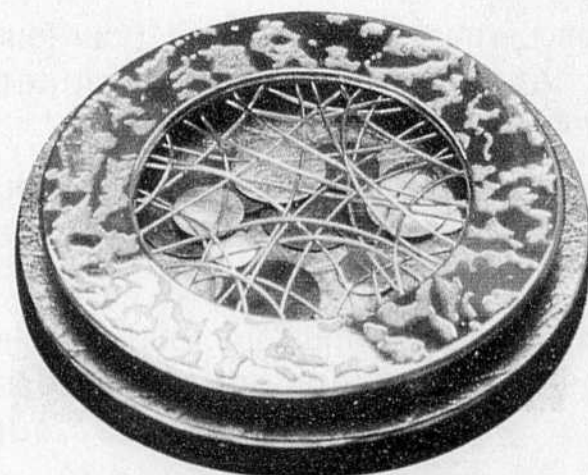
LE PRIX MARIE-VICTORIN

RONALD MELZACK



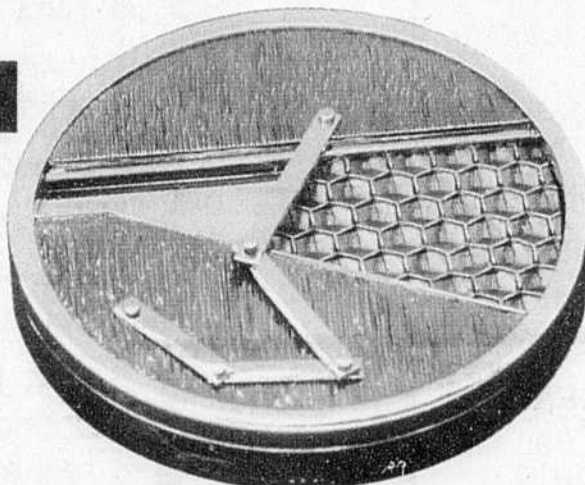
LE PRIX PAUL-ÉMILE-BORDUAS

HENRY SAXE

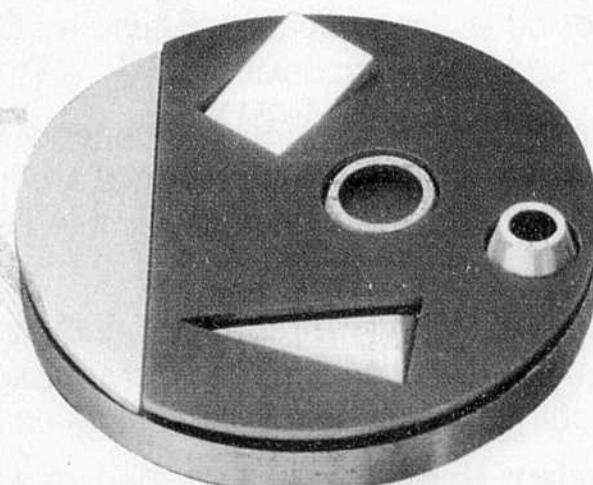


LE PRIX LÉON-GÉRIN

JEAN-JACQUES NATTIEZ



LE PRIX WILDER-PENFIELD

YVES LAMARRE
ALBERT J. AGUAYO

LE PRIX ARMAND-FRAPPIER

MAURICE L'ABBÉ

Dix créateurs, artistes et gens de science se voient cette année décerner l'honneur d'un Prix du Québec.

L'architecte Phyllis Lambert reçoit le prix Gérard-Morisset pour sa contribution dans le domaine du patrimoine. Créé en 1992, ce prix rappelle Gérard Morisset (1898-1970), un des pionniers de la mise en valeur du patrimoine québécois.

Le sculpteur Henry Saxe reçoit le prix Paul-Émile-Borduas pour les arts visuels, prix qui récompense le travail de créateurs actifs dans les secteurs du design, de l'architecture, de la sculpture, de la photographie, de la peinture et des métiers d'art.

Le cinéaste Pierre Perrault reçoit le prix Albert-Tessier, qui évoque l'un des premiers artisans du cinéma documentaire québécois. Ce prix reconnaît plusieurs aspects du cinéma dont la scénarisation, l'interprétation, la réalisation, la production et les techniques cinématographiques.

L'écrivain Réjean Ducharme reçoit (pour la deuxième fois) la plus haute distinction accordée par le gouvernement du Québec dans le domaine de la littérature, le prix Athanase-David. Ce prix, décerné depuis 1922, rappelle l'ancien secrétaire de la province qui créa les concours littéraires et scientifiques à l'origine des actuels Prix du Québec. La chorégraphe Martine Époque reçoit le prix Denise-Pelletier pour les arts d'interprétation, prix qui

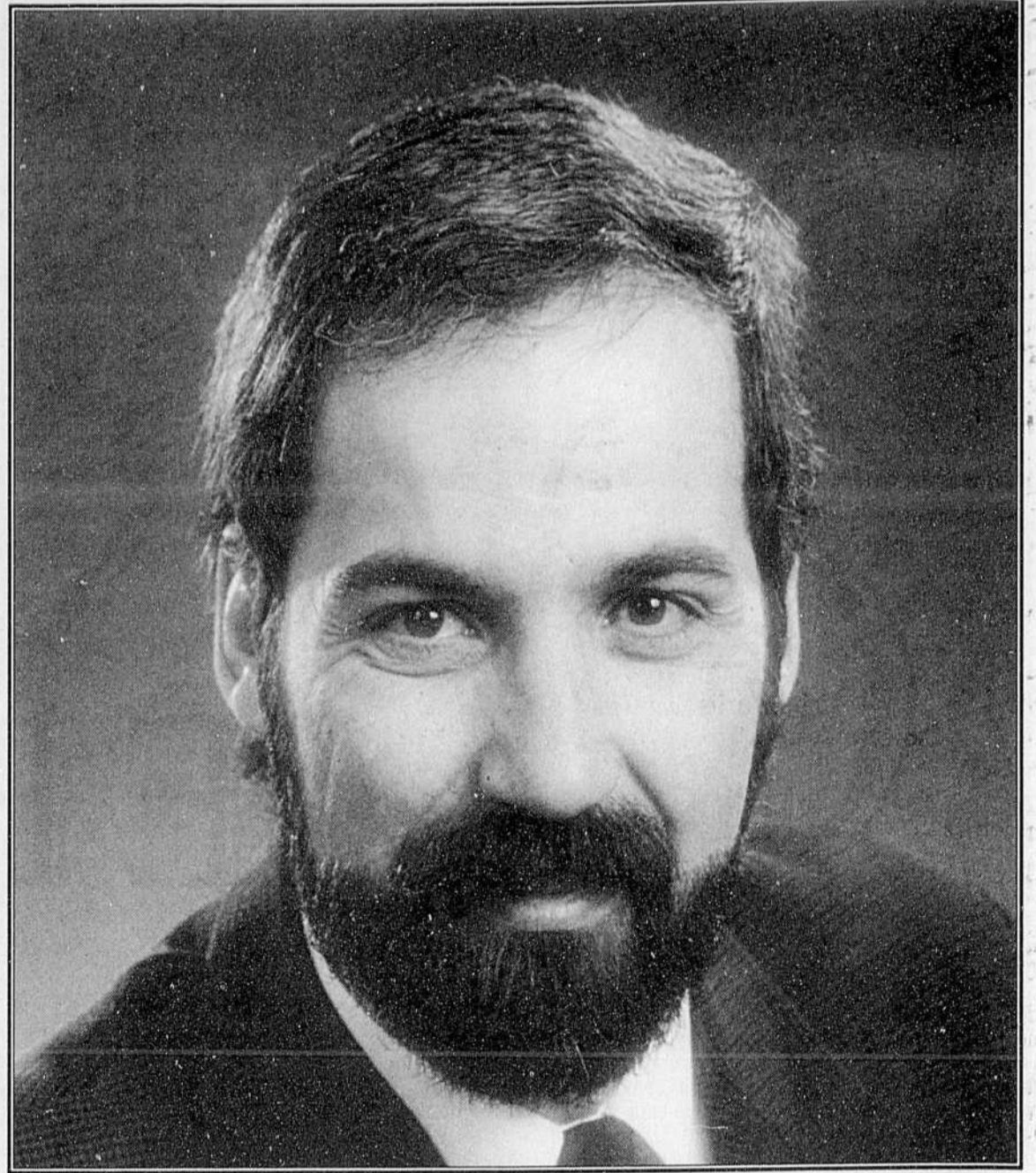
honore la mémoire de la comédienne décédée en 1976. Il est réservé aux domaines de la chanson, de la musique, de l'art lyrique, du théâtre et de la danse.

Le sémiologue Jean-Jacques Nattiez, pionnier d'une nouvelle branche de la musicologie, reçoit le prix Léon-Gérin attribué dans le domaine des sciences humaines et des sciences sociales, pour ses travaux qui ont contribué à intégrer la musicologie à la famille des sciences humaines.

Les neurologues Yves Lamarre et Albert J. Aguayo reçoivent le prix Wilder-Penfield, institué en 1993, qui couronne une carrière dans le domaine biomédical. Les deux médecins ont été honorés pour leur contribution au développement des sciences neurologiques au Québec.

Le psychologue Ronald Melzack reçoit le prix Marie-Victorin, décerné aux chercheurs en sciences pures ou appliquées œuvrant dans des secteurs autres que le domaine biomédical. Ce prix a été créé en 1977 en l'honneur du frère Marie-Victorin (Conrad Kirouac), qui fut le pionnier des sciences naturelles au Québec.

Le mathématicien Maurice L'Abbé reçoit le prix Armand-Frappier, destiné à souligner une contribution remarquable au développement d'institutions de recherche ou à la promotion de la science et de la technologie. Le docteur Armand Frappier avait lui-même obtenu en 1979... le prix Marie-Victorin.



Les Québécoises et les Québécois qui reçoivent cette année les Prix du Québec ont ceci en commun: chacun dans sa discipline a cru à son rêve et l'a traduit dans ses recherches, dans ses gestes et dans sa création. Chacun a voué sa vie à lui donner forme.

Le Devoir nous donne aujourd'hui l'occasion de pénétrer dans l'univers artistique ou scientifique de chacun des lauréats et des lauréates et d'y découvrir comment s'incarne leur idéal conjugué à leur ferveur et à leur ténacité.

Les pages qui vont suivre témoignent de cette quête du pays intérieur parsemée de défis, baignée parfois d'ombre, parfois de lumière, nourrie à même les recommencements mais toujours tenue à bout de bras et de courage.

Je me joins donc à celles et ceux qui saluent

madame Martine Époque, qui a contribué avec ferveur et passion à l'essor de la danse contemporaine au Québec et à son rayonnement sur la scène internationale,

madame Phyllis Lambert, architecte de renommée internationale, fondatrice du Centre canadien d'architecture dont la lutte pour la sauvegarde du patrimoine a stimulé l'éveil des consciences sur ce plan,

monsieur Réjean Ducharme, écrivain, pour les récits émouvants auxquels nous convient ses personnages, enfants comme adultes. Son oeuvre est un apport original au corpus littéraire du Québec,

monsieur Henry Saxe, dont l'oeuvre a marqué de façon significative l'histoire de la sculpture contemporaine, et

monsieur Pierre Perrault, cinéaste et poète, qui au Québec a fait oeuvre de mémoire en nommant le pays avec amour et lucidité à travers l'oeil de sa caméra.

Le récit du parcours de ces Québécoises et de ces Québécois, nous convainc de leur apport exceptionnel à la société. Plus d'une et plus d'un puiseront dans leur exemple la motivation qui mène à la réalisation de nos aspirations individuelles et collectives.

Au cours des années, la promotion de la culture scientifique et technologique a contribué de façon significative à l'amélioration de la qualité de vie collective des Québécoises et des Québécois. L'attribution des Prix du Québec veut souligner, quant à elle, l'apport important des femmes et des hommes de chez-nous à l'évolution des conditions de vie auxquelles nous avons su nous adapter, jour après jour.

Nous avons répondu avec plaisir à l'invitation du quotidien *Le Devoir* de vous transmettre toute la gratitude que nous inspirent l'oeuvre et les réalisations de chaque lauréate et lauréat des Prix du Québec 1994, tant dans le domaine scientifique qu'artistique. Ils auront par leurs convictions et leur acharnement au travail, servi d'inspiration à celles et à ceux qui croient au futur et à ses avenues prometteuses.

Acceptez que nous saluions ensemble:

- **M. Albert J. Aguayo et M. Yves Lamarre**, neurologues, pour leur importante contribution au développement des sciences neurologiques et à leur rayonnement sur la scène internationale;

- **M. Ronald Melzack**, psychologue, pour l'impulsion qu'il a su donner à toute une génération de chercheurs ici ou ailleurs, par ses recherches dans le domaine de la physiologie;

- **M. Jean-Jacques Nattiez**, spécialiste de la musique, pour le rôle prépondérant qu'il a joué dans le développement des études musicologiques et, en particulier, dans le secteur ethnomusicologique.

- **M. Maurice L'Abbé**, mathématicien, pour sa contribution remarquable au développement d'institutions de recherche et à la promotion de la science et de la technologie auprès des Québécoises et des Québécois de tout âge.

La remise des Prix du Québec est une façon de dire merci à toutes celles et à tous ceux qui démontrent chaque jour que le Québec est une société dynamique engagée résolument vers un avenir encore plus grand et à la mesure de nos volontés communes.

Marie Malavoy

Marie Malavoy
Ministre de la Culture
et des Communications

Daniel Paillé

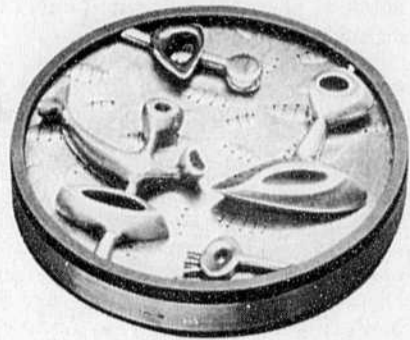
Daniel Paillé
Ministre de l'Industrie, du Commerce,
de la Science et de la Technologie

• PRIX DU QUÉBEC •

SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES

Le magicien des maux

Le psychologue Ronald Melzack apprivoise les mécanismes de la douleur



Prix Marie-Victorin

RONALD MELZACK



PHOTO FRANÇOIS BRUNELLE

Après quarante ans de recherches, Ronald Melzack est reconnu comme une autorité mondiale sur la douleur.

sa jambe manquante. Ce fut sa première rencontre avec le phénomène des douleurs fantômes (*phantom pain*), qui sont souvent présentes à la suite de l'amputation d'un membre. «La dame se réveillait dans le milieu de la nuit en criant à l'agonie, se remémorant M. Melzack. Elle montrait sa jambe, mais sa jambe n'était pas là.»

Le psychologue se lia d'amitié avec Mme Hull, qui perdit également son autre jambe à cause de la maladie. «C'était une femme remarquable, se souvient M. Melzack. Elle était très intelligente et articulée, et utilisait toutes sortes de mots pour

ceux qui lui semblent appropriés, et le praticien peut avoir du même coup une très bonne idée de l'intensité de ses souffrances», indique M. Melzack.

Après son passage en Oregon, et quelques années d'études en Europe où il côtoya notamment le réputé physiologiste italien Giuseppe Moruzzi, M. Melzack accepta un poste au prestigieux Massachusetts Institute of Technology. Là, il rencontra le physiologiste britannique Patrick Wall, avec qui il entama une fructueuse collaboration qui devait mener à la publication en 1965 de la théorie dite «du portillon» (*gate control theory of pain*).

L'hypothèse marquait l'avènement d'une vision radicalement nouvelle des mécanismes de la douleur, qui s'appuyait sur la notion de modulation. «En bref, souligne M. Melzack, notre théorie postulait que l'information qui est transmise vers le cerveau en provenance d'une blessure peut être freinée ou encouragée en cours de route.» Et ce par des signaux en provenance de la moelle épinière, du cerveau ou des deux entités à la fois.

La conception de Descartes, qui datait du XVII^e siècle et qui voulait que le système de la douleur soit formé d'une voie directe circulant de la peau au cerveau, était désormais désuète. Le système proposé par les chercheurs prenait en compte les données psychologiques de la douleur en postulant que l'attention, la mémoire, les émotions et même la culture pouvaient jouer un rôle de «modulateur».

La théorie «du portillon» souleva un très grand intérêt et fut reformulée par les deux chercheurs, en 1983, dans un ouvrage intitulé *The Challenge of Pain* qui fut traduit en français sous le titre *Le Défi de la douleur*. Elle entraîna une forte croissance de la recherche et des

connaissances reliées aux mécanismes de la douleur et a ouvert la voie à de nouveaux traitements. L'hypothèse a notamment mené à la découverte des opiacés naturels, les endorphines et les enképhalines.

Aujourd'hui, Ronald Melzack poursuit ses recherches sur la douleur à l'Université McGill, où il

est retourné en 1963. Il est le titulaire de la chaire E.P. Taylor du département de psychologie. Parmi ses plus récents chevaux de bataille se trouve la question de la «sous-utilisation» des médicaments pour traiter la douleur en milieu hospitalier. «Le personnel a souvent peur que le patient devienne dépendant de la morphine ou de la codéine, souligne le psychologue. Or, les recherches antérieures démontrent qu'il est extrêmement rare qu'une dépendance survienne lorsque ces médicaments sont utilisés pour traiter la douleur.»

Le psychologue s'est également attaqué au cours des dernières années au problème des

membres fantômes et des douleurs fantômes, en postulant que le cerveau contient un ensemble particulier de neurones qui génèrent en permanence l'impression que le corps est intact. Cet ensemble de cellules, baptisé «neuromatrice», pourrait ainsi donner l'impression à l'individu qu'un membre perdu existe toujours. La douleur pourrait être causée par une suractivation de la neuromatrice en l'absence du membre réel.

La rencontre avec Mme Emily Hull, la dame diabétique qui souffrait de douleurs fantômes, n'a pas été oubliée. L'homme a la mémoire longue, et ne compte pas de sitôt abandonner ses recherches. La douleur, sous toutes ses formes, n'a qu'à bien se tenir.

MARC THIBODEAU
COLLABORATION SPÉCIALE

À l'âge de 65 ans, Ronald Melzack est aujourd'hui reconnu mondialement comme une autorité sur la douleur. Il est également acclamé comme étant l'un des pères d'une théorie qui a révolutionné les conceptions existantes dans ce domaine. Dans l'ensemble, une performance fort respectable pour un chercheur qui dit avoir choisi sa vocation «par accident».

«J'ai commencé à m'intéresser à la douleur, dit-il, à cause d'une expérience que j'avais réalisée comme étudiant à l'Université McGill sur des scotch-terriers avec Donald Hebb, qui était alors directeur du département de psychologie.» La recherche en question visait à identifier de quelle façon les expériences sensorielles en bas âge affectent le développement ultérieur de l'intelligence.

Pour ce faire, plusieurs chiots furent élevés en isolement complet dans des cages. Lorsqu'ils en sortirent finalement, M. Melzack constata avec étonnement qu'ils semblaient «insensibles» à la douleur. Les jeunes chiens pouvaient en effet plonger leurs narines à plusieurs reprises dans une flamme, sans manifester la moindre souffrance. Ils ne laissaient pas non plus échapper de cri lorsqu'on leur marchait sur la queue, ou lorsqu'ils percutaient vio-

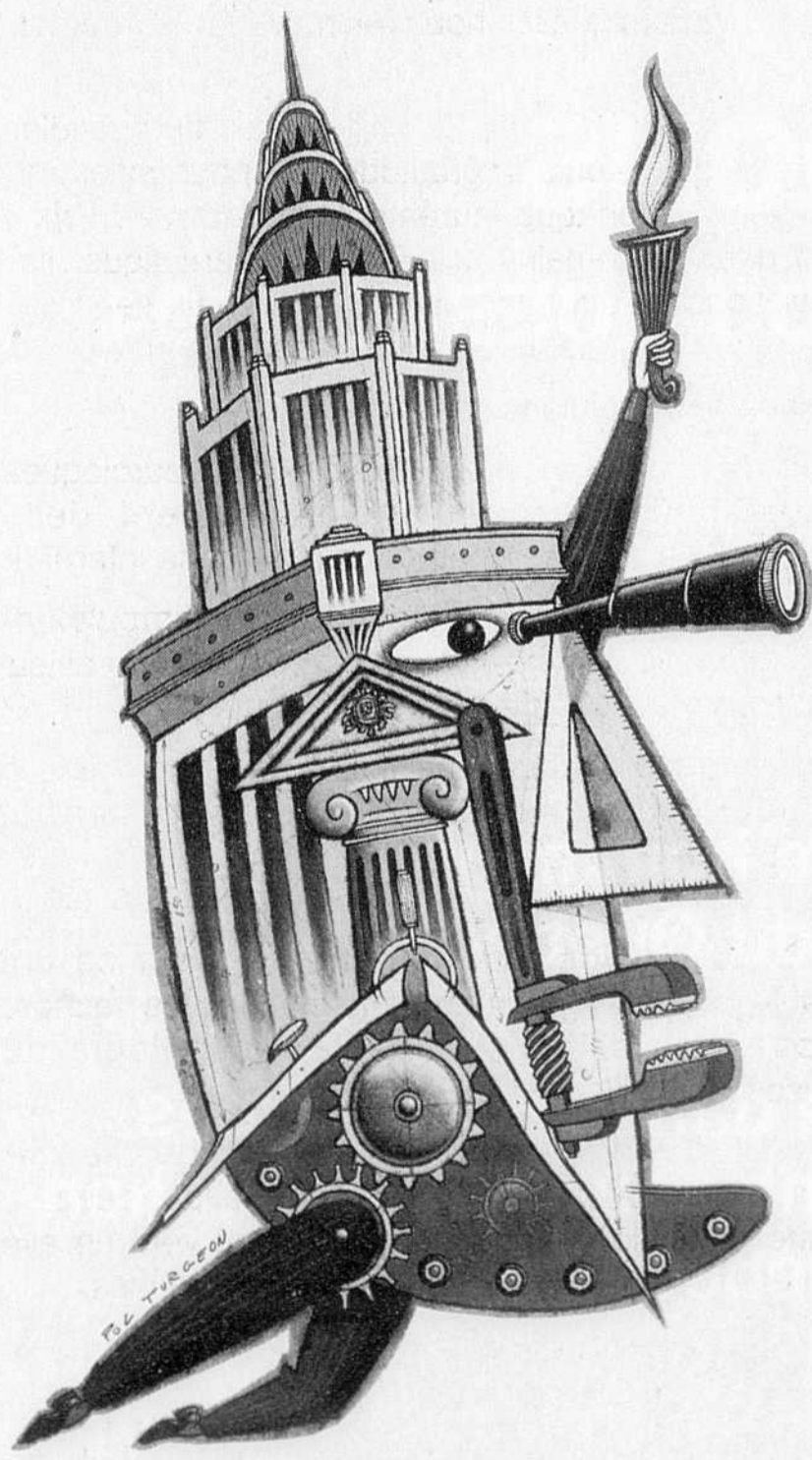
lemment certains tuyaux du laboratoire.

L'expérience marqua, pour M. Melzack, le point de départ d'une longue quête pour comprendre les mécanismes de la douleur. Après avoir complété son doctorat à McGill en 1954, il choisit d'approfondir ses connaissances en physiologie aux États-Unis, au sein du laboratoire du Dr William Livingston.

Ce chercheur, qui était à l'époque directeur du département de chirurgie et de la Clinique de la douleur de l'University of Oregon Medical School, invita un jour son étudiant à visiter la clinique. «Il m'a dit que je devais voir des gens aux prises avec la douleur si je souhaitais pouvoir comprendre ce qu'était la douleur.»

A la clinique, le psychologue fut frappé par l'intensité de la souffrance des malades. Son intérêt pour la douleur, qui n'avait été jusque-là qu'une «curiosité intellectuelle», se mua alors en véritable passion. «J'ai vu des personnes en proie à des douleurs terribles, des douleurs face auxquelles nous n'avions aucun moyen d'agir. J'ai senti que je devais apprendre quelque chose qui puisse leur servir.»

Ses visites lui permirent de faire la connaissance d'une dame diabétique de près de 70 ans, Mme Emily Hull, qui avait dû se faire amputer une jambe à cause de la gangrène. Étrangement, la vieille femme se plaignait de ressentir de vives douleurs dans



L'ÉNERGIE DES BÂTISSEURS

Si les grands projets naissent de l'inspiration, ils se réalisent à force d'engagement, de volonté et de persévérance. Bâtir, c'est trouver en soi l'énergie de mener toujours plus loin la poursuite de l'excellence.



L'ÉNERGIE DE L'EXCELLENCE



Université
de Montréal

Brawo!

L'Université de Montréal félicite les neuf lauréats des Prix du Québec et salue cette reconnaissance qui permet de souligner d'exceptionnelles contributions à la vie scientifique et culturelle du Québec.

Elle est fière de voir quatre de ses professeurs honorés.



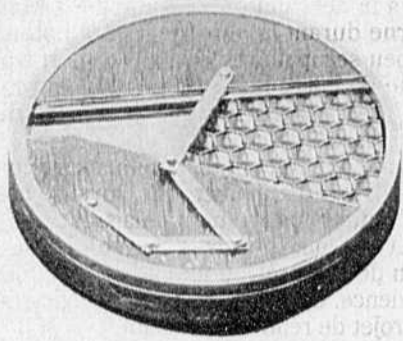
• PRIX DU QUÉBEC •

RECHERCHE BIOMÉDICALE

Les aventuriers du neurone

Albert J. Aguayo et Yves Lamarre explorent les méandres du système nerveux

MÉDAILLE CRÉÉE PAR SUZAN VACHON



Prix Wilder-Penfield

ALBERT J. AGUAYO
YVES LAMARRE

MARC THIBODEAU
COLLABORATION SPÉCIALE

« Cette reconnaissance exprime plus que tout la vigueur de la recherche en neurosciences qui se fait dans la province et au pays », souligne d'entrée de jeu le corécepteur du prix Wilder-Penfield, le Dr Albert J. Aguayo.

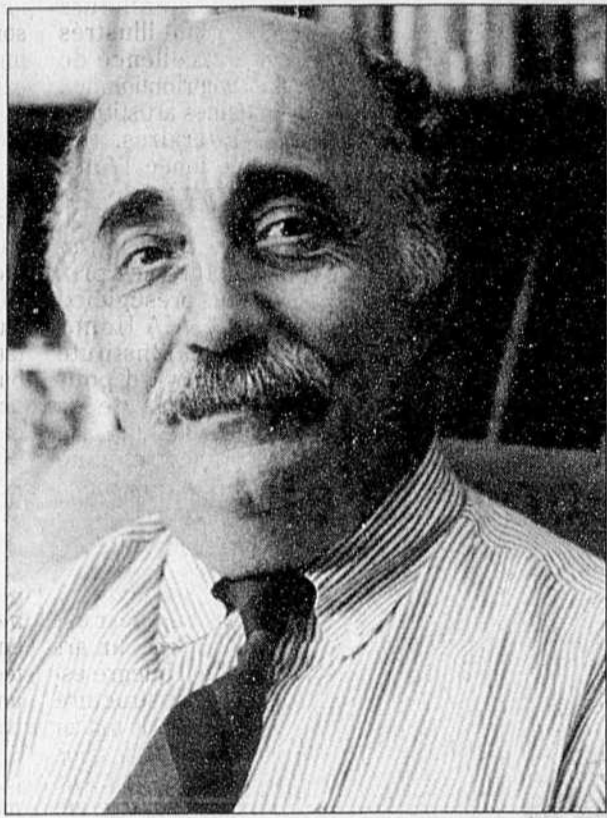
Le réputé neurologue, qui dirige le Centre de recherche en neurosciences de l'Université McGill à l'Hôpital Général de Montréal, attribue une large part de sa réussite à l'appui de ses collègues. « Il n'y a jamais rien qui se fait seul dans mon domaine. Tout est réalisé au sein de larges équipes de recherche », dit-il.

Ces humbles paroles ne sauraient faire oublier l'importance de la contribution scientifique du chercheur, qui s'est intéressé essentiellement à l'étude des lésions du système nerveux central (SNC) et à la capacité du cerveau et de la moelle épinière de se rétablir.

Au début des années 80, l'idée prédominante était que les cellules nerveuses du SNC n'avaient pas la capacité de se régénérer ou de reformer des connexions interrompues. Par cette conception, la communauté scientifique avait implicitement qu'il y avait peu d'espoir pour soigner les handicapés chroniques victimes de lésions à la moelle épinière. Peu d'espoir également pour les personnes atteintes de maladies dégénératives comme le Parkinson et l'Alzheimer, qui entraînent la perte de cellules nerveuses et l'interruption des connexions entre neurones.

Paradoxalement, il était reconnu à l'époque que les cellules du système nerveux périphérique étaient généralement capables de se régénérer suite à une lésion. En s'inspirant de cette observation, le Dr Aguayo et ses collègues étudièrent le comportement de cellules endommagées du SNC en présence de nerfs issus du système nerveux périphérique.

« Nos travaux ont démontré que les cellules du SNC chez les mammifères adultes, contrairement à la conception populaire, pouvaient croître dans un tel environnement. Elles conservaient donc une capacité tout à fait extraordinaire de régénération », indique-t-il.



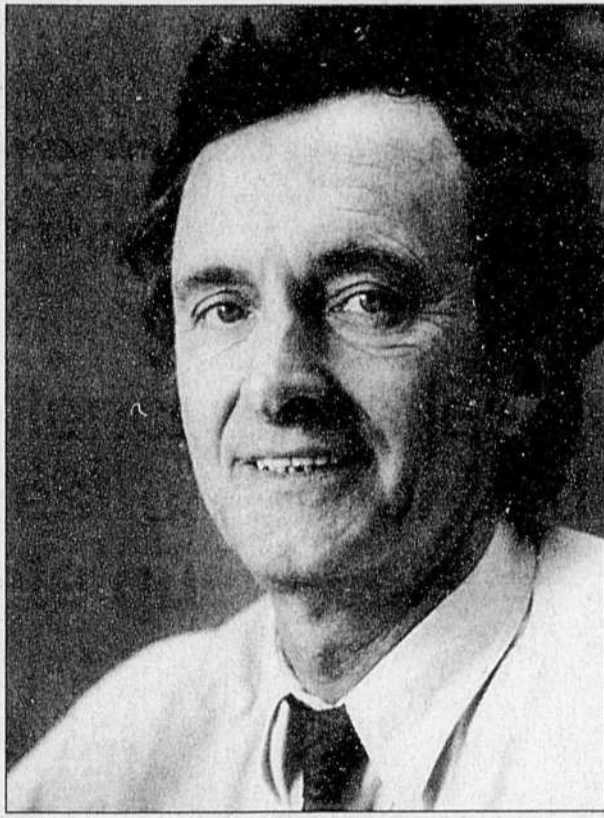
Le Dr Albert J. Aguayo s'intéresse particulièrement aux lésions du système nerveux central.

Des expériences ultérieures établissent également que les cellules atteintes du SNC étaient en mesure de reformer de nouvelles connexions avec d'autres neurones.

Forts de ces résultats, plusieurs laboratoires à travers le monde, dont celui du Dr Aguayo, se mirent à la recherche des déterminants moléculaires qui conditionnent la régénération neurale. « Depuis ce temps, un grand nombre de facteurs trophiques qui jouent un rôle crucial dans le développement des neurones ont pu être identifiés », souligne-t-il. A ce titre, son équipe a récemment publié une étude réalisée sur le rat qui révèle que l'un de ces facteurs, le BDNF (ou *brain-derived neurotrophic factor*) possède un effet déterminant sur la survie et la croissance de cellules nerveuses sectionnées dans le nerf optique.

Bien que l'heure n'est pas encore venue où les résultats encourageants obtenus chez l'animal pourront être transposés chez l'être humain, les travaux du Dr Aguayo et de ses collègues auront permis de redonner un nouveau souffle à ce domaine de recherche.

« C'est une période très excitante, estime le chercheur de 60 ans, qui se dit plus enthousiaste que jamais. Je me suis intéressé à la neurologie parce que j'étais fasciné par ce petit organe de trois livres, le cerveau, qui détermine tout ce que nous sommes comme être humain. Je suis



Le Dr Yves Lamarre s'est surtout penché sur les problèmes liés à la motricité.

tombé en amour avec le sujet, et mon intérêt n'a cessé de croître depuis. »

Chemin faisant, le Dr Aguayo a collaboré en plusieurs occasions avec l'autre co-récepteur du prix Wilder-Penfield, le Dr Yves Lamarre, avec qui il a notamment mis sur pied le réseau canadien de centres d'excellence sur la régénération neurale et la réadaptation fonctionnelle.

Le Dr Lamarre, qui dirige le Groupe de recherche sur le système nerveux central à l'Université de Montréal, s'est intéressé surtout pour sa part aux problèmes reliés à la motricité. A partir d'observations initiales sur le tremblement, le chercheur a graduellement élargi ses champs d'intervention pour aborder des questions complexes concernant le contrôle moteur chez l'humain et les primates.

Son intérêt pour le système nerveux, souligne-t-il, est bien davantage qu'une simple curiosité intellectuelle et trouve ses origines dans son enfance. « J'ai perdu une sœur de 13 ans à cause d'une maladie très rare, une tumeur du système nerveux, explique le Dr Lamarre. Je n'étais alors âgé moi-même que de 14 ans. Ce fut un événement déterminant dans mon cheminement professionnel. »

Après avoir complété son cours de médecine à l'Université de Montréal, le chercheur entreprend des études

supérieures qui le mènent notamment à Stockholm, où il côtoie le neurophysiologiste Ragnar Granit, Prix Nobel de médecine en 1967.

« L'idée qu'il puisse exister dans le cerveau des groupes de cellules ayant une activité indépendante des influx sensoriels a pris du temps à être acceptée, se souvient le Dr Lamarre. A l'époque, on voyait le cerveau comme un simple centre de traitement de l'information qui se contentait de produire des réponses en réaction aux stimuli issus de l'environnement. »

Tout en poursuivant ses recherches, le Dr Lamarre a également maintenu des activités cliniques à l'Hôtel-Dieu de Montréal, où il est membre du Département de médecine depuis 1971. Une fonction qui s'est révélée très utile à son tour pour la recherche. « J'ai trouvé des patients qui présentaient des atteintes neurologiques très rares. Si je ne les avais pas rencontrés, il y a un grand nombre de mes études que je n'aurais pu compléter », indique-t-il.

Le Dr Lamarre rappelle notamment sa rencontre avec G. Lizotte, une dame âgée aujourd'hui de près de 40 ans, qui présentait à la suite d'une maladie dégénérative un système neurologique tout à fait singulier. « Elle était, et est encore, totalement « désafférentée », explique-t-il. Son système moteur est parfaitement normal, mais la majorité des fibres nerveuses qui relaient des informations sensorielles en provenance de la périphérie du corps ont été détruites. Seules des sensations de douleur et de température sont encore présentes. »

Même en l'absence de presque toute information sensorielle, observa-t-il, la dame était en mesure de commander des déplacements simples de ses membres. A partir de l'étude de tels patients, le Dr Lamarre a pu approfondir encore plus la compréhension que nous avons du contrôle de la motricité.

Une des contributions majeures du chercheur dans ce domaine découla d'une étude menée sur des primates « désafférentés ». Grâce à ces travaux, le Dr Lamarre réussit à élucider le rôle de structures corticales et cérébelleuses dans la programmation, l'initiation et l'exécution de mouvements volontaires en réponse à des stimuli sensoriels.

Il démontra notamment que l'activité du cortex moteur associée à certains mouvements simples demeurait inchangée lorsque les singes étaient subséquemment « désafférentés ». Il en conclut que l'activité du cortex moteur représentait une commande centrale liée à la genèse de ces mouvements, qui ne dépendait pas d'une rétroaction attribuable au système périphérique.

Récemment, le Dr Lamarre a délaissé plusieurs fonctions administratives afin de se concentrer au maximum sur ses activités de recherche à l'Université de Montréal, où il est professeur titulaire depuis 1974.

Le chercheur de 59 ans se dit très honoré d'avoir été retenu par le jury, mais s'empresse de souligner que le prix vient s'ajouter à une carrière qui est déjà fort gratifiante en soi. « J'ai eu l'occasion de faire toute ma vie ce que j'aime passionnément, dit-il. C'est déjà un grand privilège. »

FÉLICITATIONS AUX LAURÉATS DES PRIX DU QUÉBEC 1994

Alcan est fière de rendre hommage
aux gagnants des Prix du Québec.

Votre contribution à l'excellence dans les domaines
de la culture et de la science est une source d'inspiration
pour notre société québécoise.



L'ALUMINIUM. MÉTAL LÉGER. MÉTAL RECYCLABLE. MÉTAL D'AVENIR. MÉTAL TRANSFORMABLE.

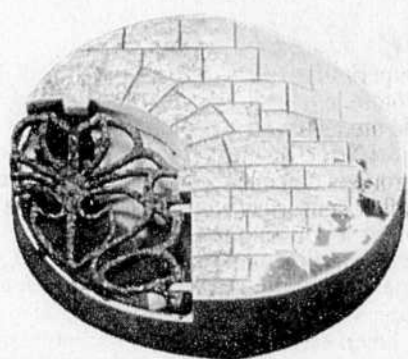
• PRIX DU QUÉBEC •

PATRIMOINE

Un engagement envers l'essentiel des choses

Phyllis Lambert, une femme au diapason des citoyens

MÉDAILLE CRÉÉE PAR MICHEL BURNS



Prix Gérard-Morisset

PHYLLIS LAMBERT

MARIE-ANDRÉE AMIOT
COLLABORATION SPÉCIALE

Est-il besoin de le répéter? L'architecte Phyllis Lambert est une femme d'action. La lecture de son curriculum vitae exige des temps d'arrêt tellement il reflète une vie chargée. Dans ce monde où l'architecture doit ostensiblement servir le public et où les enjeux politiques paraissent parfois insurmontables, cette femme déterminée, énergique et à la foi inébranlable tente depuis plus de quarante ans de se mettre au diapason des citoyens et de leur offrir la possibilité de décider où ils vivront, dans quel milieu et dans quelles infrastructures. Remettre l'aménagement des milieux urbains entre les mains de ceux qui y vivent. Pas une tâche facile? Phyllis Lambert a l'habitude des défis. En fait, à l'écouter, on croirait qu'elle en a non seulement l'habitude, mais qu'elle les adore.

Montréalaise pure laine, Phyllis Lambert est séduite dès son enfance par l'art. «J'ai toujours été attirée par ce qui est beau. Déjà, vers l'âge de huit ou neuf ans, j'aimais sculpter et dessiner. J'aimais les chevaux et la campagne. J'aimais la culture, les livres, la musique.» L'histoire de l'art et de l'architecture est un prolongement de ce cheminement qu'elle qualifie elle-même d'empirique. Sa vision et ses intérêts sont eux aussi très vastes et collés à l'essentiel des choses. Le Centre canadien d'architecture, dont elle est la fondatrice, n'a pas surgi spontanément. C'est l'ensemble de ce qu'elle a accompli qui a mené à sa réalisation. Une suite logique de son itinéraire.

Sa feuille de route est impressionnante. En 1948, elle termine ses études en histoire de l'art au Vassar College de Poughkeepsie dans l'État de New York. «Mais rapidement, après avoir travaillé avec Mies van der Rohe sur la restauration de la Maison Seagram à New York, j'ai compris l'importance de l'architecture dans la communauté.» Le projet, dont elle est le maître d'œuvre de 1954 à 1958, l'incite à



PHOTO FRANÇOIS BRUNELLE

L'architecture, pour Phyllis Lambert, est un art qui intègre esthétique et structure et qui donne le ton au mode de vie urbain.

s'inscrire au programme de maîtrise en architecture de l'Illinois Institute of Technology de Chicago. Elle recevra son diplôme en 1963.

Depuis, ses réalisations sont suivies d'une véritable pluie de récompenses: le National Honor Award de l'American Institute of Architects en 1978 pour la rénovation de l'hôtel Biltmore de Los Angeles, la médaille de l'Académie d'architecture de France en 1988, la médaille Gabrielle-Léger de la Fondation canadienne pour la protection du patrimoine également en 1988. En 1992, elle a été reçue officier de l'Ordre des arts et des lettres, décoration

qu'on puisse les «comprendre», la qualité de la végétation, et un milieu de vie où on peut marcher avec plaisir. La plus grande qualité sociale? La diversité! «Il faut des architectures variées qui ont des fonctions hétérogènes. Rien de plus désolant, affirme-t-elle, qu'un environnement où tout est semblable, conçu sur un même plan sans tenir compte de la diversité des gens qui y travaillent, qui y habitent.»

L'engagement de Phyllis Lambert est profond. Déjà, au début des années 1970, elle s'était portée à la défense de nos monuments architectu-

raux, tentant de préserver notre patrimoine jusque-là plutôt mal défendu par les autorités en place. Suite à la destruction sauvage de la Maison Van Horne durant la nuit par un promoteur immobilier peu scrupuleux, Phyllis Lambert traçait l'ébauche de l'organisme Sauveons Montréal et devint, en 1975, la présidente fondatrice de Héritage Montréal.

Elle a suscité par cette démarche la formation d'organismes et le regroupement de citoyens pour éviter la démolition du bâti montréalais. En 1979, elle participait à la fondation de la Société du patrimoine urbain de Montréal, dont elle assume toujours la présidence. Cet organisme est à l'origine du plus grand projet de rénovation d'habitations au pays: une coopérative sans but lucratif qui a permis au quartier Milton-Parc de conserver le cadre physique et social dans lequel il avait été conçu. Madame Lambert est également une femme de mobilisation.

Son attachement au patrimoine n'est égalé que par sa vision du futur. «Un tissu en constante transformation que l'on doit intégrer à l'environnement moderne, disait-elle récemment en entrevue, la protection de l'architecture est maintenant perçue comme une manière de mieux nous connaître par notre histoire.»

Le prix Gérard-Morisset, la plus haute distinction accordée par le gouvernement du Québec dans le domaine du patrimoine, fait foi de cette femme qui a su se porter à la défense, à la sauvegarde et à la diffusion du patrimoine montréalais.

Toutefois, sa vision, résolument portée vers l'avenir, lui est tout aussi chère. L'exposition la plus récente présentée au Centre canadien d'architecture exprime bien cette façon de faire. Intitulée *Stratégies urbaines: projets récents*, l'exposition est la cinquième à être présentée au CCA. Elle est entièrement consacrée aux nouvelles tendances de planification urbaine. On y traite de réappropriation des axes routiers, de communautés résidentielles implantées en contexte urbain et des nouveaux plans directeurs de quelques grandes villes nord-américaines qui favorisent la transformation plutôt que la reconstruction. Le fil conducteur? Consulter les citoyens, et convaincre les décideurs d'écouter. Peut-être est-ce là le fil conducteur de la carrière de Phyllis Lambert.

Le Centre canadien d'architecture, à la fois musée et centre d'étude, permet justement ce genre d'échanges et de présentations. C'est un projet qui a mûri dans l'esprit de l'architecte. Il devait englober architecture, histoire, recherche et sensibilisation du public. Il donne maintenant à tous ceux qui le visitent un sens du patrimoine, de la mémoire et de la vie de demain.

«Rien de plus désolant qu'un environnement conçu sans tenir compte de la diversité des gens qui y travaillent, qui y habitent.»

Phyllis Lambert

Lauréate du prix Gérard-Morisset 1994

L'architecte qui assure depuis vingt ans la défense, la sauvegarde et la diffusion du patrimoine montréalais.

Madame Phyllis Lambert est fondatrice de plusieurs organismes voués à la mise en valeur des bâtiments témoins de notre passé, dont le Centre Canadien d'Architecture. Elle a reçu de nombreux prix en reconnaissance de son rôle primordial dans ce secteur et est reconnue internationalement pour sa contribution à divers projets d'architecture.

En remettant le prix Gérard-Morisset 1994 à Madame Lambert, le Gouvernement du Québec lui accorde sa plus haute distinction dans le domaine du patrimoine et souligne son apport à la société québécoise.

Toutes nos félicitations à Madame Lambert, ainsi qu'à tous les lauréats des prix du Québec 1994.

LE DEVOIR

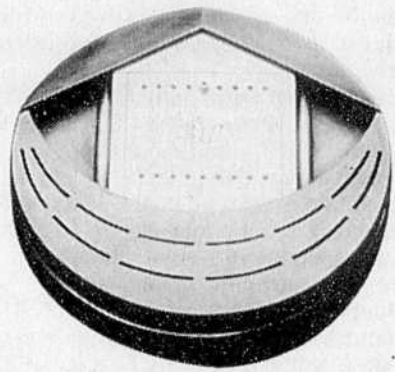
• PRIX DU QUÉBEC •

CINÉMA

Le cinéaste à l'état brut

Pierre Perrault, le poète cinéaste, n'a jamais abandonné le flambeau du documentaire... quitte à réaliser du cinéma plus vrai que nature

MÉDAILLE CRÉÉE PAR ANTOINE LAMARCHE



Prix Albert-Tessier
PIERRE PERRAULT

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il a quelque chose du dernier des mousquetaires, ce Pierre Perrault. Le pur qui n'a jamais abandonné le flambeau du documentaire, quand tous les compagnons des premiers jours, les Brault, les Carle, finissaient par flirter avec la fiction ou par l'épouser pour le meilleur et pour le pire.

Pierre Perrault restait collé au direct contre vents et marées... et à l'ONF qui connaît aussi ses propres tempêtes...

Le poète cinéaste se décrit comme un ours qui fuit la société et vit dans sa marge, plus à l'aise au milieu d'un bois que dans un salon, absent des premières qui font courir le Tout-Montréal.

Chez lui, il écrit beaucoup de poésie, à l'écart des bruits du monde. Est-ce la fréquentation assidue des bœufs musqués, vedettes animales de ses derniers films, qui a aiguisé chez lui ce goût des choses naturelles? mais il vilipende avec passion toute forme de faux (le jeu fabriqué des comédiens dans les films de fiction le fait grincer des dents), d'artifice et même d'ornement: maquillage, boucles d'oreilles, tout ce qui fait la douce frivolité de la vie sociale. «Les sauvages sont sauvages», tranche-t-il.

Je rencontre le cinéaste sauvage dans sa belle maison cossue de Mont-Royal, parmi les canards de bois, les photos des bœufs musqués devant leur glacier et du père Alexis Joveneau au milieu des Montagnais de la Romaine. Il arrive d'une fructueuse chasse au lièvre près de la rivière justement nommée la Lièvre, arbore sans complexe sa condition de prédateur. «Vous mangez bien de la viande, vous!»

Dieu sait qu'il aurait pu le recevoir depuis belle lurette, le prix Albert-Tessier. Pierre Perrault, grand chantre du direct, auteur de plus d'une vingtaine de documentaires, était l'éternel candidat dont le nom

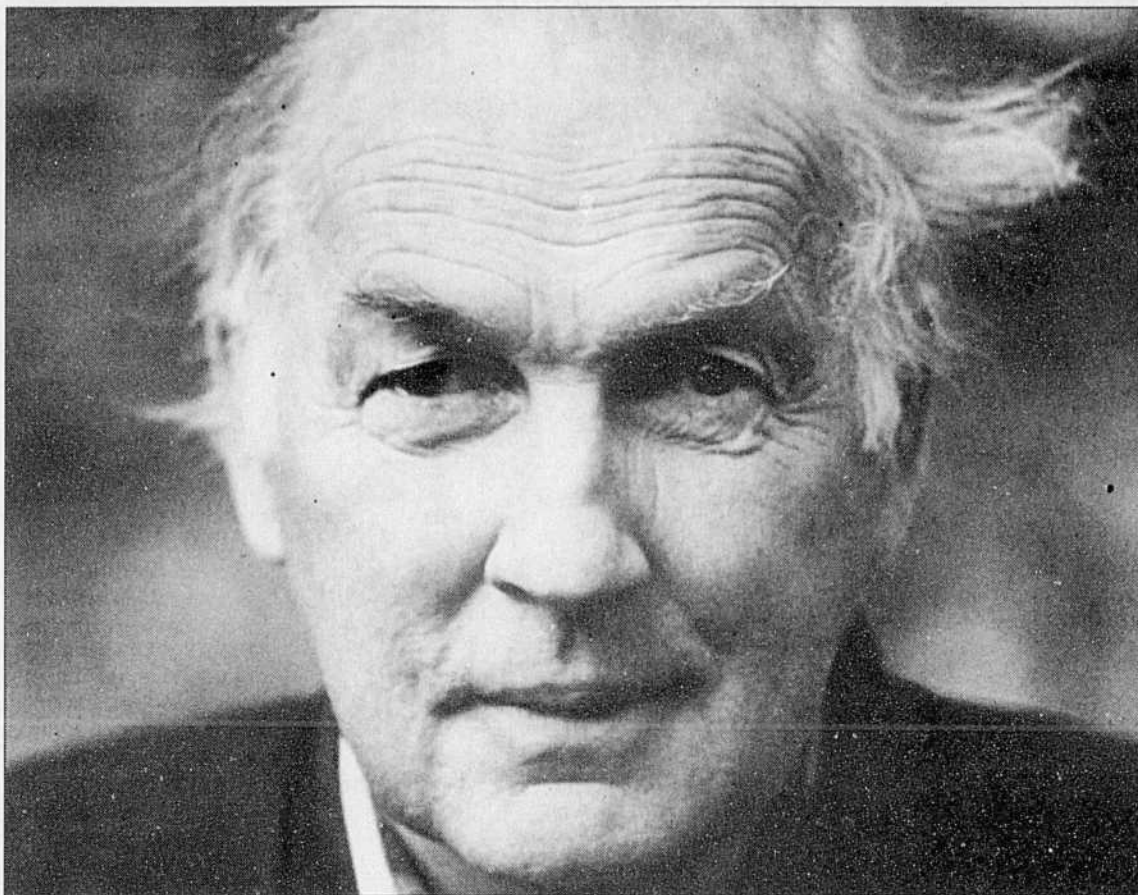


PHOTO FRANÇOIS BRUNELLE

Pierre Perrault: «J'ai fait du cinéma qui n'est pas du cinéma, mais une tentative de capter des moments de vie.»

Il est même vaguement insultant que le Québec ait attendu si longtemps avant de le couronner. Le cinéaste en reste un peu amer, rend à César ce qui revient à César, ou plutôt à la Gaule. «C'est la France qui m'a découvert», dit-il, en rappelant à quel point *Les Cahiers du Cinéma* l'ont porté avant que le Québec ne le reconnaisse. On croirait entendre une variante de l'histoire de Félix.

Il est né en 1927 à Montréal, rue Saint-Denis, en face de l'église Saint-Zotique, d'un père commerçant. Mais quand il eut cinq ans, ses parents ont déménagé à Ahuntsic, en pleine campagne, parmi les aubépines et les bêtes. De la pêche au marsouin de *Pour la suite du monde* à l'original de *La Bête lumineuse*, en passant par la chasse au phoque, aux morse, par les bœufs musqués de *Oumimag*, l'animal devait par la suite régner sur son univers de cinéaste... trois crans plus bas que les humains toutefois. Car bien avant d'aimer le cinéma, il dit aimer les hommes.

Un beau jour, par indifférence, par routine, il a

fait des études en droit, dont il a quitté la pratique en 1956 comme il y était entré. Perrault a fait ses débuts à la radio à travers des émissions intitulées *Au pays de Neuf-France*, ce qui l'a mené de fil en aiguille à parcourir le Québec avec le chanteur français Jacques Douai, à écouter les gens. «Ce fut le début de la rencontre avec la parole», dit-il. Mais la parole, il la voulait vivante. C'est ainsi qu'un beau jour, sur une proposition de l'ONF, le voilà embarqué dans l'aventure de faire parler la pêche au marsouin sur les bâtures de l'Île aux Coudres.

Pierre Perrault a écrit des pages essentielles de notre histoire cinématographique. Il faut dire que celle-ci est encore bien jeune. *Pour la suite du monde* a 31 ans à peine, mais il fut le tout premier long métrage de l'ONF et le film révolutionnaire notre cinéma. Pendant que Michel Brault tenait la caméra à l'épaule, une technique innovatrice qui mettait de la souplesse dans le traitement de l'image, Pierre

Perrault vint jizzer le documentaire en évacuant l'interview — sa bête noire — pour mettre les gens filmés «en situation». Tendre une pêche au marsouin? L'idée, qui impliquait des personnages s'exprimant à travers l'action, donna ce fascinant poème sur l'Île aux Coudres éclairé par la figure si charismatique d'Alexis Tremblay qui fit le tour du monde.

« Au lieu de me prendre pour un poète, je les ai pris pour des poètes », déclare-t-il de ceux qui ont fait la trame de ses documentaires.

Le film devait devenir le premier volet d'une magnifique trilogie coudrière qui passa par *Le Règne du jour*, voyage de Marie et d'Alexis Tremblay au pays des ancêtres, et *Les Voitures d'eau*, épopée de la construction de ces poèmes volants, les si élégantes goélettes de bois «qui ne sont plus qu'objets d'antiquité», comme dirait Léveillé.

Pierre Perrault, un bon jour, a plongé dans l'aventure d'un projet collectif ci-devant nommé souveraineté-association. En est issu *Un pays sans bon sens*, un film d'appartenance qui en fit le catalyseur d'un rêve national. Perrault, lui, garda la veine engagée avec *L'Acadie, l'Acadie*. Puis on le vit s'intéresser aux autochtones, puis nous faire découvrir aussi l'Abitiibi à travers le personnage d'Hauris Lalancette. Mais ses heures de gloire étaient derrière lui.

On lui a reproché de verser souvent dans la mise en scène. Après tout, la pêche au marsouin de *Pour la suite du monde* n'avait pas été pratiquée à l'Île aux Coudres depuis trente-huit ans et fut reconstituée pour les soins de la caméra. Au fond, Perrault demandait aux gens de jouer leur propre rôle comme Flaherty le fit en son temps avec les Inuits de *Nanook of the north*.

Pierre Perrault est aussi célèbre pour ce qu'il a tourné que pour ce qu'il n'a pas tourné. Au chapitre du pas tourné: la fiction, bien évidemment, mais aussi des films où les femmes (mise à part Marie Tremblay) tiennent la vedette. Les Alexis Tremblay, les Hauris Lalancette occupaient le devant de la scène, figures emblématiques d'un pays avec plus ou moins de bon sens. Pas tourné non plus: le documentaire sur la ville, le grand poème urbain. Perrault assure qu'il a essayé. Il avait abordé deux travailleurs des abattoirs, mais le projet n'a pas abouti.

À l'heure de survoler sa carrière, que dit Pierre Perrault? «Un jour, on comprendra que j'ai fait du cinéma qui n'est pas du cinéma mais une tentative de capter des moments de vie, de traduire en images une réalité qui n'est pas romanesque, que j'ai été fidèle.»

Pour la
caméra,
Pierre
Perrault a
fait revivre
la pêche au
marsouin
qui n'avait
pas été
pratiquée
depuis
38 ans à
l'Île aux
Coudres

C'EST AVEC FIERTÉ
QUE NOUS RENDONS HOMMAGE
À CES QUÉBÉCOIS
DE GRAND MÉRITE
QUI ONT PORTÉ
BIEN HAUT LE FLAMBEAU
DE LA SCIENCE
ET DE LA CULTURE.



loto-québec

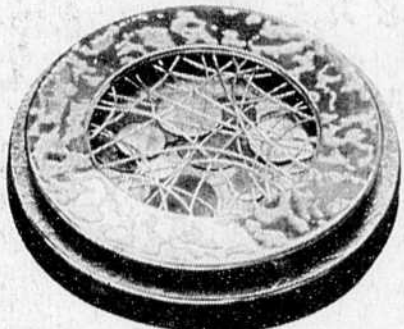
• PRIX DU QUÉBEC •

SCIENCES HUMAINES

Des outils d'analyse pour la musicologie

Jean-Jacques Nattiez, pionnier de la sémiologie musicale

MÉDAILLE CRÉÉE PAR LYNN LÉGARÉ



Prix Léon-Gérin

JEAN-JACQUES
NATTIEZMARIE-ANDRÉE AMIOT
COLLABORATION SPÉCIALE

PHOTO FRANÇOIS BRUNELLE

Jean-Jacques Nattiez: «Le chercheur construit un monde de concepts et d'énoncés comme le compositeur d'avant-garde s'aventure dans le domaine encore inouï des sons.»

la sémiologie, cette science qui étudie les systèmes de signes, prend de plus en plus d'importance dans tous les domaines. J'ai opté pour cette discipline en musique où l'œuvre, plutôt que la biographie de son créateur, serait commentée, analysée, critiquée.»

Sous la direction de Georges Mounin (1967-1968), il entreprend sa maîtrise; son mémoire, réécrit et remanié, devient plus tard l'objet de sa première publication, *Fondements d'une sémiologie de la musique* (1975), «première tentative d'utilisation systématique, pour l'analyse musicale, de concepts et de méthodes élaborés par la linguistique structurale». Jean-Jacques Nattiez est dès lors consacré pionnier d'une nouvelle branche de la musicologie,

la sémiologie musicale, définie comme une réflexion critique et un ensemble de propositions analytiques traitant des modalités de la communication musicale.

L'œuvre est immédiatement célébrée. La distinction nette que Jean-Jacques Nattiez établit entre stratégies de production et stratégies de perception déroute de façon draconienne la réflexion critique tenue jusque-là sur le phénomène musical. «Pour la première fois, quelqu'un dotait la musicologie d'outils rigoureux et d'interprétations qui lui faisaient défaut jusque-là.» L'originalité et l'envergure de la démarche ont attiré l'attention de la communauté scientifique et une foule de publications et de récompenses ont suivi la parution de cette première œuvre. Plus tard, pour faire suite, il publie *Musicologie générale et sémiologie*, traduit en italien et en anglais.

À Paris, en 1979 et à nouveau en 1987, M. Nattiez reçoit le Grand Prix international du disque de l'Académie Charles-Cros. En 1988, on lui accorde la bourse Killam du Conseil des arts du Canada, en 1989, c'est le prix André-Laurendeau de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences et, en 1989, la médaille Dent de la Royal Music Association de Londres; 1990 apportera le prix Diego Fabbi de l'Ente dello spettacolo pour le meilleur livre sur la musique et le prix Molson du Conseil des arts du Canada.

Détenteur de maîtrises en lettres modernes et en linguistique et d'un doctorat en sémiologie musicale, l'auteur travaille sans relâche à une œuvre

originale et variée. À ce jour, il a publié six livres et plus d'une centaine d'articles. Il a également prononcé des conférences et participé à plusieurs congrès et colloques dans 19 pays, dont l'Argentine, le Brésil, le Japon, l'Italie et ceux de la Scandinavie. Plusieurs institutions étrangères l'ont accueilli à titre de professeur invité: les universités de Yale, Princeton, Philadelphie et Oxford, l'École normale supérieure de Paris et tout particulièrement le Collège de France.

Il poursuit son œuvre dans des domaines aussi inusités que fascinants. La musique inuit, plus particulièrement les jeux de gorge des femmes, l'intéresse depuis plus de vingt ans. Après avoir produit un disque en 1978 sur cet art intrigant, il a conçu plus récemment un type de compact à accès thématique (*Jeux vocaux des Inuits*) paru en 1990, qui suscite l'intervention de l'auditeur du disque. Une innovation importante dans le domaine de l'ethnomusicologie.

Professeur de musicologie à l'Université de Montréal depuis 1972, titulaire depuis 1985, il a été responsable du Groupe de recherche en sémiologie musicale de 1974 à 1980. Il fut rédacteur en chef d'abord de la *Revue de musique des universités canadiennes* (secteur francophone) puis de *Circuit* («revue nord-américaine de musique du XX^e siècle»). Par ailleurs, il dirige la collection «Sémiologie et analyse musicales» des Presses de l'Université de Montréal et, avec Pierre Boulez, la collection «Musique/passé/présent», chez l'éditeur parisien Christian Bourgois.

Membre de plusieurs sociétés savantes, Jean-Jacques Nattiez est un travailleur, un artiste, un chercheur insatiable. Il s'intéresse à toutes les manifestations de la vie et demeure fidèle au tableau élaboré en guise de conclusion des *Fondements d'une sémiologie de la musique*: «Le chercheur construit un monde de concepts et d'énoncés comme le compositeur d'avant-garde s'aventure dans le domaine encore inouï des sons: jamais en repos, toujours soucieux de plus de clarté, perpétuellement questionné par les énigmes de la science et les mystères de la musique, je n'attends qu'un prochain thème pour reprendre l'exploration.»

Sa dernière décoration le ravit. «Heureusement qu'on m'a bien fait comprendre que ce prix ne sanctionnait pas ma carrière, sourit-il en faisant allusion au prix Léon-Gérin, la plus haute distinction accordée par le gouvernement du Québec dans le domaine des sciences humaines et des sciences sociales, car j'ai bien l'intention de poursuivre encore vingt, trente ans! Au moins!»

La
sémiologie,
science qui
étudie les
systèmes de
signes, prend
de plus en
plus
d'importance
dans tous les
domaines

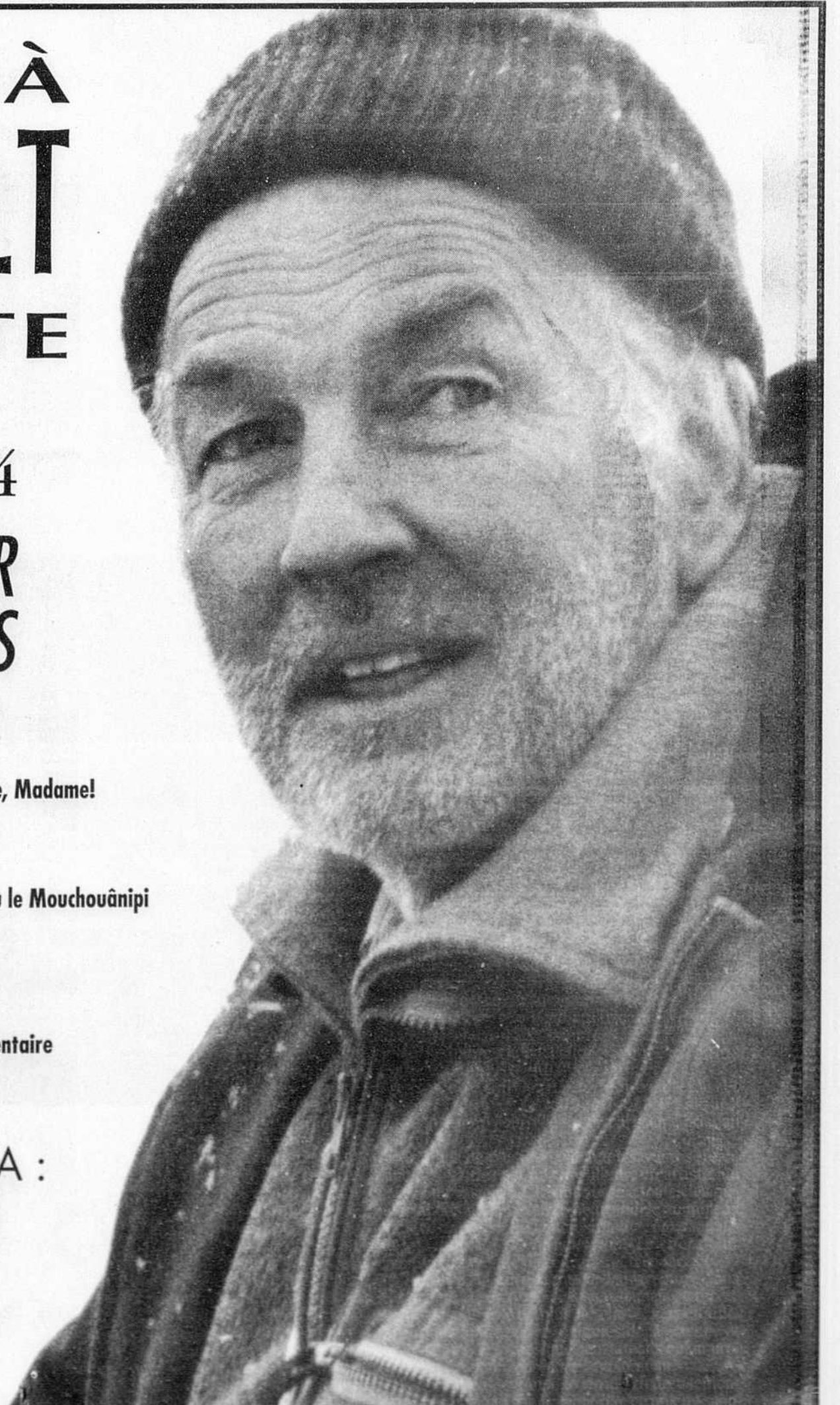
FÉLICITATIONS À PIERRE PERRAULT CINÉASTE-POÈTE

LAURÉAT DU PRIX ALBERT-TESSIER 1994

QUI A SU LE PREMIER DONNER LA PAROLE AUX GENS DU PAYS

- | | | | |
|------|---|------|---|
| 1964 | Pour la suite du monde
coréal. : Michel Brault, Marcel Carrière | 1976 | Le Retour à la terre |
| 1966 | Le Règne du jour | 1977 | C'était un Québécois en Bretagne, Madame! |
| 1968 | Les Voitures d'eau | 1977 | Le Goût de la farine |
| 1968 | Le Beau Plaisir
coréal. : Bernard Gosselin, Michel Brault | 1979 | Gens d'Abitibi |
| 1970 | Un pays sans bon sens! | 1980 | Le Pays de la Terre sans arbre ou le Mouchouâniipi |
| 1971 | L'Acadie, l'Acadie?!?
coréal. : Michel Brault | 1982 | La Bête lumineuse |
| 1975 | Un royaume vous attend
coréal. : Bernard Gosselin | 1983 | Les Voiles bas et en travers |
| | | 1985 | La Grande Allure |
| | | 1993 | L'Oumigmag ou l'Objectif documentaire |
| | | 1994 | Cornouailles |

L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA :
TÉMOIN, HIER ET AUJOURD'HUI

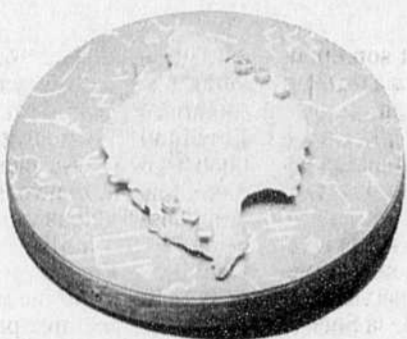


• PRIX DU QUÉBEC •

ARTS VISUELS

Une oeuvre d'imagination et de rigueur

Henry Saxe a apporté une indiscutable contribution au développement de la sculpture au Québec



Prix Paul-Émile Borduas
HENRY SAXE

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Henry Saxe crie en français de «patienter un instant». Il dépose le combiné et, à l'autre bout de la ligne, dans son atelier, à Tamworth, près de Kingston, en Ontario, on l'entend gaeuler «Stop the noise please, I'm giving an interview». Le boucan produit par une machine électrique (une meule?) s'arrête presque immédiatement. Puis Saxe s'excuse et continue. «On se prépare pour la chasse, on installe une nouvelle hélice sur le moteur du bateau...»

Comme quoi l'art contemporain mène à tout. Saxe explique même que cet atelier, qui ferait saliver des garagistes, «sert même à faire des sculptures des fois...»

Et Dieu comme le Conseil des arts savent que Henry Saxe en a produit des sculptures, mais aussi des toiles et des dessins depuis trente ans. On a d'ailleurs pu s'en rendre compte l'été dernier, au Musée d'art contemporain de Montréal, où était organisée une grande rétrospective qui rassemblait une sélection de 120 œuvres produites entre 1960 et 1993. Henry Saxe aura été gâté par le Québec en 1994.

«Vous savez, j'habite en Ontario depuis vingt ans», commente-t-il dans ce français atypique qui avance par bourrée. Saxe bloque parfois sur la recherche de l'expression juste, la trouve, puis file à toute vitesse pour compenser. «J'ai perdu un peu le contact avec les événements culturels du Québec, je veux dire des prix et des choses du genre. Je ne pouvais pas croire qu'on m'avait accordé une telle faveur. Quand j'ai réalisé vraiment ce qui m'arrivait avec le prix, j'ai été, comment dire, très heureux, parce qu'au fond je me sens toujours très proche de Montréal et du Québec.»

Saxe était d'autant plus surpris qu'il croyait ce prix réservé aux artistes qui habitent le Québec. On lui a cité les noms de quelques autres lauréats exi-

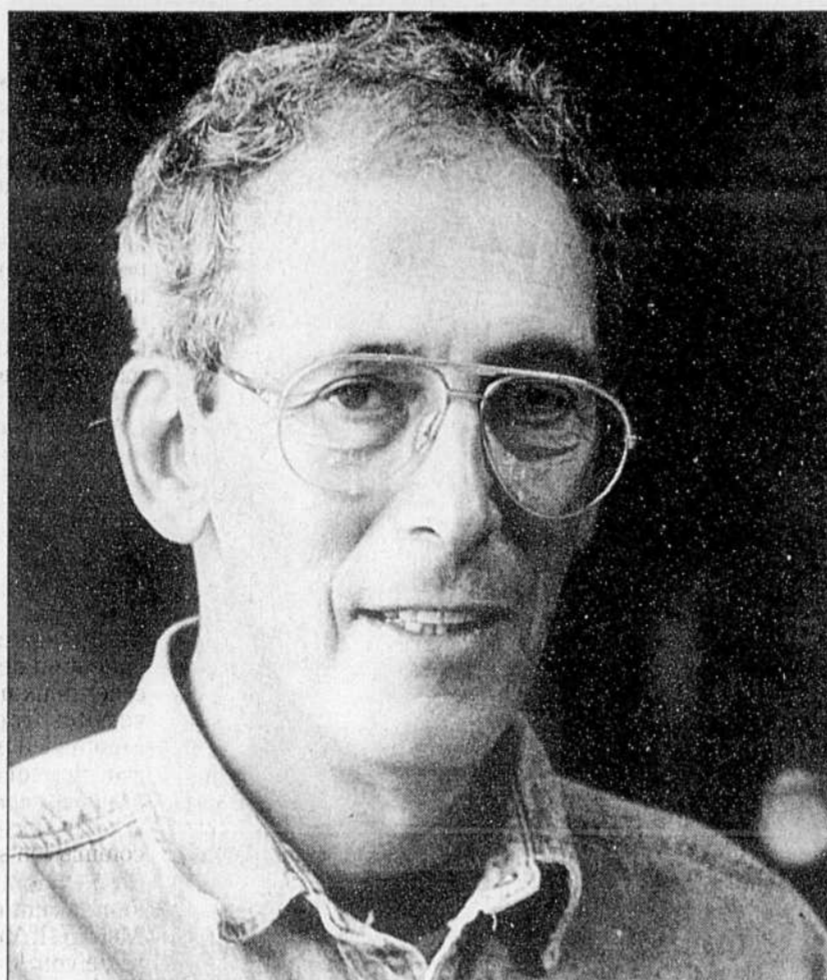


PHOTO FRANÇOIS BRUNELLE

«Mes racines artistiques sont montréalaises, affirme Henry Saxe, et on n'échappe pas à ses racines.»

lés, et bien plus loin, jusque de l'autre côté de l'Atlantique Nord, comme Fernand Leduc.

Le seul véritable critère, c'est d'avoir réalisé de grandes choses, ici. «Henry Saxe a contribué de façon indiscutable au développement de la sculpture au Québec», écrit Marcel Brisebois, directeur du Musée d'art contemporain, dans sa lettre d'appui à la candidature de l'artiste. Ses propositions plastiques ne cessent de surprendre et témoignent des importants développements de la sculpture au Québec depuis 30 ans.»

Henry Saxe a vu le jour à Montréal, en 1937, et c'est ici qu'il a produit ce qu'on pourrait appeler ses œuvres de jeunesse, du début des années soixante jusqu'en 1973.

Après une formation à l'université Sir Georges William et à l'École des beaux-arts de Montréal (notamment sous la direction du graveur Albert Dumouchel), il présente une première exposition solo

à la Galerie Libre, en 1962. Ses œuvres désarçonnent un peu la critique qui attendait des gravures et se retrouve surtout confrontée à des huiles et des collages post-automatistes, où les surfaces colorées se tiennent en équilibre. On y retrouve des influences évidentes de ses nombreux voyages à New York, où il peut admirer la production des Rauschenberg, De Kooning et Kline, dont il admire la liberté d'expression et le côté très «énergique».

Saxe enchaîne ensuite avec de nombreuses participations à des expositions de groupe, à Montréal bien sûr, mais aussi à Ottawa, aux États-Unis et jusqu'à Paris. Puis, en 1964, il réalise sa première sculpture, *Sojox*, construite avec plusieurs pièces de bois emboîtées les unes aux autres, pour créer un effet de mouvement. À partir de là, il va de plus en plus concentrer ses efforts sur ce nouveau moyen d'expression.

Son style va vite évoluer dans le sens du formalisme alors en train de s'imposer sur la scène artistique québécoise, notamment avec Guido Molinari et Claude Tousignant, qu'il a côtoyés à l'École des beaux-arts. «Guido et Claude ont reçu le prix Borduas avant moi, dit Saxe. Je suis d'autant plus heureux d'être honoré après ces grands artistes.»

L'influence des peintres plasticiens sur la mutation de Saxe est particulièrement frappante en 1965 et 1966. Il commence d'abord par découper et colorer vivement des panneaux de contreplaqué. Puis, en quelques mois, il se tourne vers le métal traité à la peinture industrielle, qui lui permet de créer des objets formels très épurés, qui semblent tout droit sortis d'une usine de haute technologie de l'époque. Cette évolution débouchera finalement sur la production de sculptures modulaires et transformables à volonté, de plus en plus complexes, mais produites sans plan préalable.

Après un an de réflexion, d'étude et d'expéri-

mentation, il se tourne vers des matériaux ne nécessitant pas de «fusion» (tressage ou nouage de cordes, pierres ou caoutchouc juxtaposés, etc.), l'utilisation de tiges de métal pliées ou même d'objets manufacturés (escabeau, trépid, etc.). Il abandonne aussi l'utilisation de la couleur comme le recours aux structures mobiles et variables.

Saxe expose ses nouvelles œuvres au Musée d'art contemporain, en 1973, l'année même où il quitte Montréal pour Tamworth. Il y installe son grand atelier parfaitement équipé et poursuit depuis ses recherches sur les concepts d'instrumentalité, d'équilibre, de poids et de tension, bref, sur les lois de la physique et de la géométrie.

Saxe adopte en fait une sorte d'attitude post-constructiviste, où quelques obsessions s'exposent. D'abord un attrait récurrent pour le plan horizontal, voire pour des œuvres au raz du sol. Et puis une passion pour les pièces de métal en opposition dynamique, toutes indispensables et autonomes. Et finalement un respect infini pour le site de présentation de l'œuvre.

«Toute l'œuvre de Saxe est le fruit d'un esprit inventif, et témoigne à la fois d'une grande liberté de création et de la singularité de son langage plastique», écrit le conservateur Réal Lussier dans le catalogue que lui consacrait cet été le Musée d'art contemporain. Une même attitude de l'artiste à l'expérimentation, doublé d'un sens aigu de l'analyse, a toujours prévalu dans son travail.»

«Je travaille encore beaucoup par instinct, commente pour sa part l'artiste. On ne peut pas savoir ce que sera le résultat final des œuvres. Il y a une part d'Automatisme, d'incontrôlé là-dedans. C'est une partie d'influence de Borduas sur mon travail, encore aujourd'hui je veux dire.»

Saxe n'a cependant jamais rencontré ce Paul-Émile Borduas, décédé à Paris en 1960. «Les seuls automatistes que j'ai connus, c'est Mousseau, Barbeau, Sullivan et Leduc, dit-il. Tout de même, c'est certain, pour moi, Borduas, c'est le pionnier de l'art au Canada, un point c'est tout. Personne n'a contribué autant que lui dans le domaine des arts. Même comparé aux autres peintres de l'époque à travers le monde, Borduas était très révolutionnaire dans son travail et sa philosophie. Il a proposé une révolution totale avec l'art. Ça pour moi, ça demeure une sorte de modèle.»

Pour lui, finalement, c'est aussi par cette filiation, cette parenté, qu'il demeure rattaché au Québec. «Mes racines artistiques sont montréalaises et on n'échappe pas à ses racines, conclut-il. Je suis venu ici, à Tamworth, parce que c'était entre Montréal, Toronto et Ottawa, et parce que les locaux étaient pas chers. C'est comme les Éboulements ici, c'est une terre de roches juste bonne pour la patate. Mais c'est à la campagne. Et ça, c'est bon pour la chasse...»

ARLETTE COUSTURE, ROMANCIÈRE

JEAN BEAUDIN, RÉALISATEUR

FRANÇOISE SULLIVAN, ARTISTE-PEINTRE

ÉDOUARD LOCK, CHORÉGRAPHE

FRANÇO DRAGONE, METTEUR EN SCÈNE, CIRQUE DU SOLER

Le regard de l'artiste allume les passions.

Il faut de l'inspiration pour créer une œuvre, du cran pour livrer ses émotions, de la passion pour conquérir le public. Rendons hommage à nos artistes. Leur vision du monde est le reflet de ce que nous sommes.

BANQUE NATIONALE
Notre banque nationale

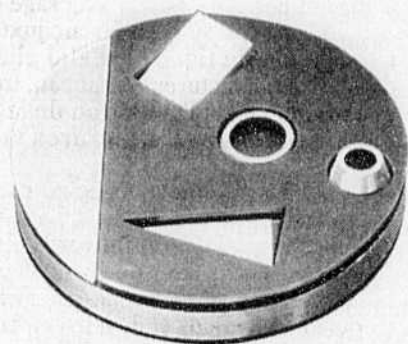
• PRIX DU QUÉBEC •

DÉVELOPPEMENT D'INSTITUTIONS DE RECHERCHE

Au service de la promotion de la recherche

En 1968, Maurice L'Abbé créait le premier Centre de recherche en mathématiques du Canada

MÉDAILLE CRÉÉE PAR DANIEL MOISAN



Prix Armand-Frappier

MAURICE L'ABBÉ

BENOÎT CHAPDELAIN
COLLABORATION
SPÉCIALE

L'Université de Montréal est au centre de la vie de cet homme de 74 ans et qui en paraît dix de moins. L'Université lui a donné la base de sa formation et de sa carrière, et même son épouse! À l'écouter, on croirait que lui et l'auguste institution ne font qu'un. Le mélange a bien servi cet homme à l'allure frêle mais à l'esprit vif, aux paroles décapantes enrobées de diplomatie, comme cette cravate rouge qu'il porte sous son lainage vert.

D'ailleurs, n'est-ce pas l'Université qui a soumis sa candidature au prix Armand-Frappier? Ce prix instauré l'an dernier honore l'auteur d'une contribution remarquable au développement d'institutions de recherche ou à la promotion de la science et la technologie au Québec. Maurice L'Abbé créait en 1968 le premier Centre de recherche en mathématiques du Canada et devenait le premier vice-recteur à la recherche de l'Université de Montréal.

Comme vice-recteur, jusqu'en 1978, Maurice L'Abbé a joué par la suite un rôle prépondérant dans la création d'une dizaine de centres de recherche. Après avoir été consultant auprès de l'OCDE, il présidera le Conseil des sciences

du Canada jusqu'en 1983, puis le Conseil supérieur de la science et de la technologie du Québec jusqu'en 1990. Depuis, il préside — à temps partiel — une commission d'évaluation de la Conférence des recteurs et principaux universitaires du Québec.

L'autre grande réalisation dont il est particulièrement fier est le séminaire de mathématiques supérieures de l'Université de Montréal, qui se tient chaque année depuis 1962. «Une idée remarquable», de son propre avis, qui consiste à réunir des sommités internationales à l'Université de Montréal et à publier ensuite leurs exposés. L'université assure ainsi sa notoriété tout en voyant à l'œuvre des enseignants réguliers potentiels. Un bon calcul...

«Je suis très mauvais en calcul, coupe du tac au tac le principal intéressé. Les gens s'imaginent que les mathématiciens sont bons en calcul, mais c'est un mythe.» Et Maurice L'Abbé d'indiquer ce qu'est exactement la logique mathématique — sa spécialité, qu'il ne serait pas raisonnable d'expliquer ici...

En 1946, le futur mathématicien étudiait à l'Université de Princeton, près de New York, et allait ainsi devenir le premier Canadien français à obtenir un doctorat en mathématiques. «On l'appelaient le génie de

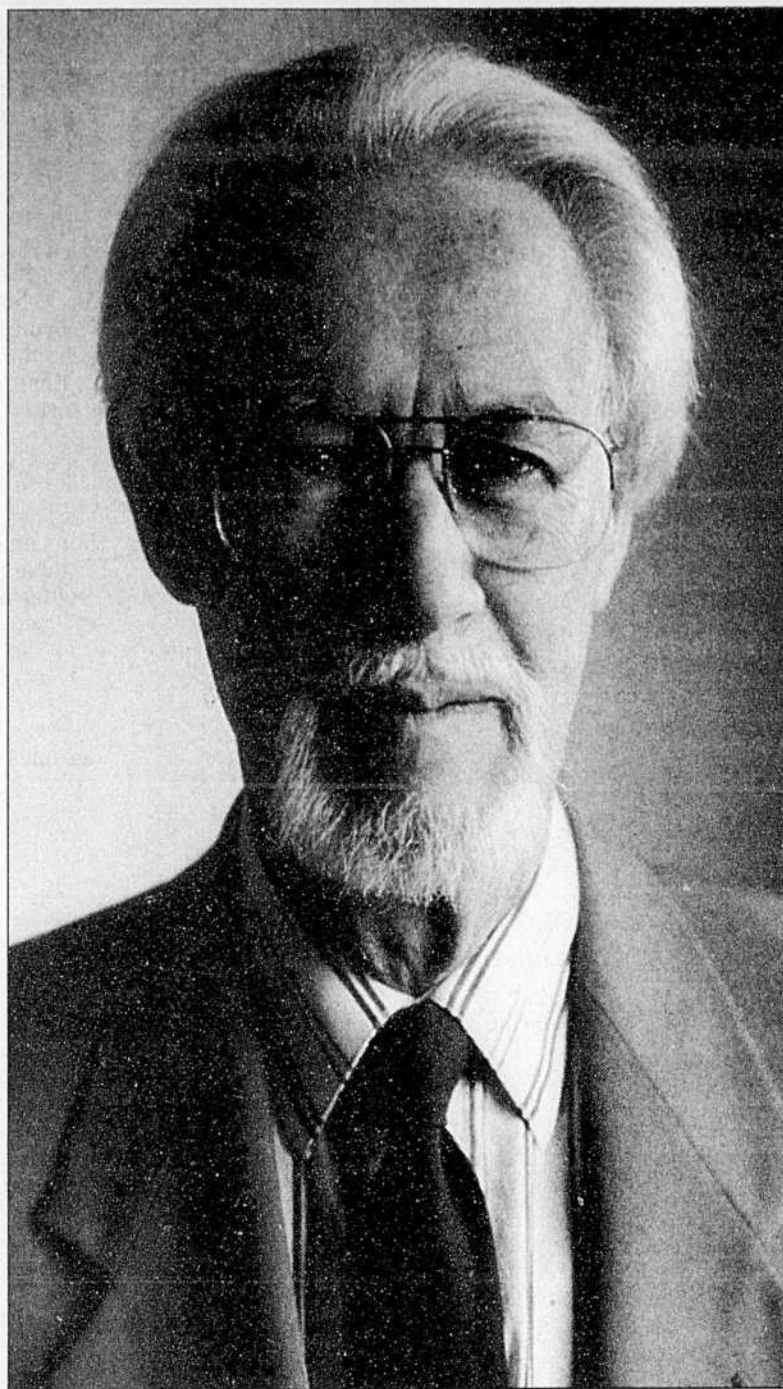


PHOTO FRANÇOIS BRUNELLE

Le premier Canadien français à obtenir un doctorat en mathématiques, en 1951, se considère comme très mauvais en calcul...

Princeton», se souvient son épouse. Leur voyage de noces a duré un an, à Paris, où il effectuait un post-doctorat. Rassembleur, Maurice L'Abbé réunit des mathématiciens français qui ne se connaissaient pas. «Les Français sont très indépendants», dit-il. Il devient l'entrepreneur de la communauté des mathématiciens, ce qui lui servira plus tard comme président de la Société mathématique du Canada.

De retour au Québec, Maurice L'Abbé devient rapidement directeur du département de mathématiques de l'Université de Montréal et joue un rôle de gardien de but pendant la Révolution tranquille. Convaincu qu'il faut séparer l'État du clergé, il s'érige également contre l'intention des Jésuites de créer deux nouvelles universités francophones à Montréal. Il publie un livre avec des collègues: *L'Université dit non aux Jésuites*, et réclame à cor et à cri une commission sur le système d'éducation. La Commission Parent est née. Elle soulage Maurice L'Abbé de sa grande crainte de voir le clergé renouer avec l'université, mais génère un nouveau venu dont il ne reconnaît toujours pas la validité; le cégep.

«La formation générale au cégep fait perdre un an à l'université, déplore-t-il. Le Québec est le seul endroit que je connais où existe un tel système. C'est comme une première année universitaire mal enseignée et qui doit souvent être reprise à l'université.»

Maurice L'Abbé se montre sévère envers l'éducation qu'il a reçue (trop de philosophie, pas assez de sciences), mais aussi envers celle d'aujourd'hui. Lui qui a fait son cours classique trouve invraisemblable que les classes se terminent peu après 15 heures quand, dans son temps, c'était à 17h45 sept jours par semaine. En revanche, il

est l'un des nombreux apôtres de l'informatique, convaincu qu'en familiarisant très tôt un enfant avec l'ordinateur on augmente ses chances de réussir plus tard en société. Lui, par contre, s'en est toujours passé! «Nous venons de nous en acheter un, dit-il. Quand ma femme va comprendre comment ça marche, elle va me le montrer!»

Comme premier président du Conseil supérieur des sciences et de la technologie du Québec de

1983 à 1990, Maurice L'Abbé a souvent dû convaincre des ministres que leurs fonctionnaires erraient. Il est persuadé qu'il faut revoir le financement de la recherche et du développement au Québec, pour le bien-être du public et des entreprises. Il favorise les subventions directes plutôt que les dégrèvements fiscaux qui profitent surtout aux grandes entreprises.

«Robert Bourassa était un inconditionnel des dégrèvements fiscaux, déplore-t-il. Une compagnie peut déduire de l'impôt ses dépenses en R-D. Alcan a un comptable seulement pour ça! Mais beaucoup de compagnies comme Bell Northern Research dépenseraient de toute façon beaucoup d'argent en R-D, sans dégrèvement d'impôt. L'État se prive ainsi de millions de dollars de revenus.» Selon lui, plusieurs PME qui n'investissent pas en recherche et développement utiliseraient à meilleur escient des subventions et tout le Québec en profiterait.

Maurice L'Abbé admet ne pas toujours avoir eu l'esprit aussi porté vers le développement économique. Dans ses premières années de carrière, il se donnait presque corps et âme à son travail. «Pas pour le Canada, le Québec ou l'humanité, précise-t-il, mais pour l'Université.» De Montréal, bien sûr!

félicitations!

Hydro-Québec est heureuse de rendre hommage aux lauréats des Prix du Québec 1994 pour souligner leur contribution à l'essor culturel et scientifique de la société québécoise.

PRIX MARIE-VICTORIN
SCIENCES PURES ET
APPLIQUÉES

Ronald Melzac
psychologue

PRIX LÉON-GÉRIN
SCIENCES HUMAINES

Jean-Jacques Nattier
sémiologie musicale,
département de musique,
Université de Montréal

PRIX WILDER-PENFIELD
RECHERCHE (BIOMÉDICALE)

Yves Lamarre
neurologue, Université
de Montréal
Albert Aguyao
neurologue, Université McGill

PRIX ARMAND-FRAPPIER
DÉVELOPPEMENT
D'INSTITUTIONS DE LA
RECHERCHE

Maurice L'Abbé
professeur Émérite de l'Université
de Montréal

PRIX ALBERT-TESSIER
CINÉMA

Pierre Perrault
cinéaste

PRIX GÉRARD-MORISSET
PATRIMOINE

Phyllis Lambert
architecte
fondatrice du Centre
canadien d'architecture

PRIX ATHANASE-DAVID
LITTÉRATURE

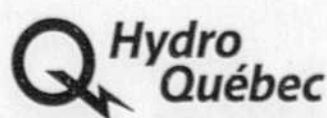
Réjean Ducharme
écrivain

PRIX DENISE-PELLETIER
ARTS D'INTERPRÉTATION

Martine Époque
danseuse et chorégraphe,
fondatrice du Département
de danse de l'Université
du Québec à Montréal

PRIX PAUL-ÉMILE-BORDUAS
ARTS VISUELS

Henry Saxe
sculpteur



Le meilleur de nous-mêmes

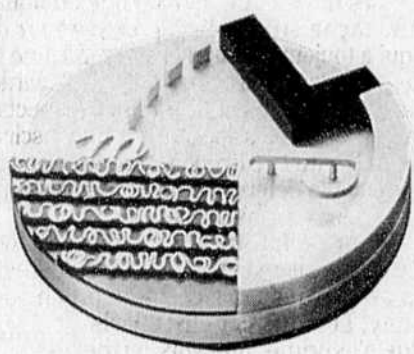
• PRIX DU QUÉBEC •

LITTÉRATURE

Réjean Ducharme, ce perfectionniste, ce fouilleur, cet ouvrier

L'envergure de l'œuvre de Ducharme est telle qu'il serait plus juste de dire que le prix David s'est mérité Réjean Ducharme...

MÉDAILLE CRÉÉE PAR CATHERINE TREMBLAY



Prix Athanase-David

RÉJEAN DUCHARME

ROBERT LÉVESQUE
LE DEVOIR

Si ma mémoire est bonne, c'est la deuxième fois que Réjean Ducharme reçoit le prix Athanase-David. Ce prix qu'on ne reçoit qu'une fois, normalement, puisqu'il ne va pas à un livre mais à une œuvre, lui avait été attribué en 1967, trop vite puisqu'il n'en était qu'à *L'Avalée des avalés* et au *Nez qui voque*...

Voilà qu'on lui refile un second David; cette fois-ci on peut dire qu'il est tard puisque l'envergure de l'œuvre de Ducharme est telle qu'il serait plus juste de dire que c'est le prix David qui, il y a trois jours, se méritait Réjean Ducharme...

Comme on a dit à l'époque que le Nobel se donnait Jean-Paul Sartre (malgré que celui-ci l'ait refusé), le prix littéraire de la province de Québec vient de se distinguer — et de hausser sa barre — en réinvitant dans sa liste, pour deux sièges dans le club, le plus formidable écrivain que le Québec ait produit au vingtième siècle.

Ce David bis ne changera rien à la vie du plus secret des écrivains montréalais, qui vit sa vie d'artiste loin des médias, piéton anonyme dans les rues sales et transversales de Montréal, s'étant toujours refusé à toute apparition publique. Il ne servira pas non plus — puisqu'il est d'une telle évidence que ce prix lui était acquis — à faire oublier les réels affronts récents d'autres jurys qui, à Paris chez Drouant, à la Ville de Montréal, au gouverneur général du Canada, ont préféré d'autres écrivains moins affermis, moins transcendants que Ducharme, moins immenses que l'auteur de *Va savoir*.

Avec *Dévadé* en 1990 et *Va savoir* en 1994, Réjean Ducharme a effectué un grand retour au roman après quatorze ans de silence. A la suite de la sortie de *Les Fantômes* en 1976, Ducharme avait subitement cessé d'écrire, du moins de publier. Il avait aussi abandonné l'écriture de théâtre. Artiste d'une insécurité phénoménale face à son œuvre et à sa



Le plus secret des écrivains montréalais vit loin des médias et des photographes et s'est toujours refusé à paraître en public.

destinée d'écrivain (eh oui!), Réjean Ducharme avait fermé boutique peut-être à cause d'un projet de film — dont il avait écrit le scénario pour le regretté Francis Mankiewicz — qui n'avait pas abouti. Cela suffisait pour qu'il ait tout remis en question.

Il avait pris la rue, et dans la collecte nocturne des objets les plus hétéroclites, assumant une mémoire des déchets, de bouts de stylo en capsules de bière, de vis en clous, de papiers froissés en bâtons de popsicle, il a bâti en cent collages une œuvre de bric et de broc, dans la lignée de l'art du pauvre, autre fuite et autre nom, il s'appelait Roch Plante.

Il est heureusement revenu à sa table de travail, ce perfectionniste, ce fada de la langue et des mots, ce fouilleur, cet ouvrier. La littérature a gagné sur le découragement. Il s'est remis au métier comme on va au boulot, et comme il l'a écrit pour Charlebois: «Le matin on arrive à manufacture les deux yeux fermés ben dur, les culottes pas zippées, en r'tard.»

Il vient en quatre ans de se signaler à nouveau au monde avec deux romans qui poursuivent — mais empruntant des chemins plus sombres, marchant plus lentement, mais sachant où mène la route, c'est-à-dire nulle part, se bâtissant une maison dans un dépotoir où les yeux d'une fillette de cinq ans l'éclairent assez pour l'assombrir encore plus (la force de *Va savoir*, cet enfant qui s'offre et qui est impossible à rejoindre) — la plus originale et pathétique destinée d'un romancier d'Amérique du Nord, Ducharme l'enfant du siècle, solitaire dans son monde rapaillé, chair triste et livres lus, l'éternité en allée, sans idéal en poche, son royaume pour une tendresse; regardez ce gamin céleste et déjà vieux il y a dix ans, dans cette rue enneigée de Prévost, regardant vers nous et donnant dans sa tête un coup de pied aux poubelles des adultes.

Les jurys qui, il y a peu, ont levé le nez sur *Va savoir*, lui préférant ici un premier roman (*Kokis*), là une assiduité aux nominations (*Lalonde*), là-bas un

jeunot (Le Touze au Renaudot où aucune voix ne lui est allée), ont peut-être tenu pour acquis que Ducharme avait déjà tout eu, qu'il méritait tout, qu'il en aurait trop, n'en avait pas besoin, que sais-je et va savoir!, mais le fait est qu'il n'a rien eu. Misère des jurys, réflexes insondables, comment peut-on ainsi passer à côté d'une œuvre majeure, qu'un roman nouveau vient solidifier plus encore?

Un second David ne changera rien à l'affaire puisque ce prix du Québec ne concerne nullement la parution de *Va savoir*, tellement pas d'ailleurs que dans le dossier que le gouvernement québécois remettait aux rédactions, au sujet de l'attribution du prix David à Ducharme, nulle part il n'est fait mention de la parution de ce huitième roman. C'est un dossier qui n'est pas à jour, qui nous signale quelques personnes pouvant nous parler de Ducharme, sa mère, Nina Ducharme, et le poète Gérard Godin, tous les deux morts...

Ce qui demeure, et ce qu'il faut dire, c'est que *Va savoir*, de très loin le meilleur roman signé par un écrivain québécois depuis plusieurs années, et l'un des plus forts publiés dans Paris cet automne, n'aura reçu finalement aucun prix. Personne n'aura, dans la république des jurys, reconnu ou salué le retour d'un très grand écrivain. Vous pensez que Ducharme l'invisible, Ducharme le reclus et Ducharme le timide se fout de ce genre de choses? Permettez-moi de vous dire que vous vous trompez! Un écrivain comme lui n'a que son œuvre. C'est sa peau et ses os. Des écrivains comme lui sont épouvantablement sensibles à la reconnaissance publique de leurs livres. Ce n'est pas parce que Ducharme ne fait pas le jeu du marché, ou le mariolle à la télé, qu'il faut le considérer comme un être détaché de tout. Sa décision radicale de demeurer caché derrière son œuvre relève d'un attachement total à la survie de ses livres.

Il a 53 ans, Ducharme. Il vient, il y a quelques mois, de faire parvenir chez Gallimard une nouvelle photo de lui, datant de 10 ans, où il s'est laissé prendre avec Blaze son chien, un jour d'hiver où le petit oiseau est sorti et lui a fait bonjour; une photo qui s'ajoute au photomaton des années 60. Un tel geste est énorme. Il m'a sidéré. C'est le signe d'un grand salut. Le cadeau d'un fantôme. Réjean Ducharme existe. Et ce grand mystère qui plane toujours autour de lui est là pour le préserver, et de lui, et de nous, et de la vie qui va, et des prix qui passent tout droit sans s'arrêter, car c'est dans ce mystère, dans la nuit américaine de ce garçon de Saint-Félix-de-Valois, et dans son cœur de vieil enfant appliqué, que Réjean Ducharme trouvera à nouveau — s'il persiste, s'il s'en remet — la seule joie de continuer.

Il se peut que Réjean Ducharme n'écrive plus. Il faut se dire cela. Mais croisons les doigts pour qu'il n'en soit pas ainsi car ce type doit écrire, car il a en lui du génie.

FORCES

La Société d'édition
FORCES

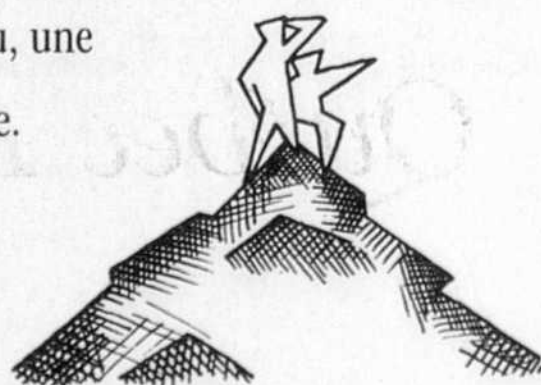
rend hommage à
Réjean Ducharme

pour
le prix
Athanase-David
Littérature

EXCELLER,
C'EST PERMIS.

Se servir de son imagination,
de son talent, de sa passion,
de sa volonté, de son inspiration pour créer, pour insuffler la vie à une oeuvre littéraire ou musicale, un poème, un tableau, un personnage, une sculpture, une comédie, un bijou, une découverte scientifique.

Le Mouvement des caisses
Desjardins rend hommage à ces femmes et ces hommes qui contribuent à nous rendre très fièr(e)s de notre identité collective.



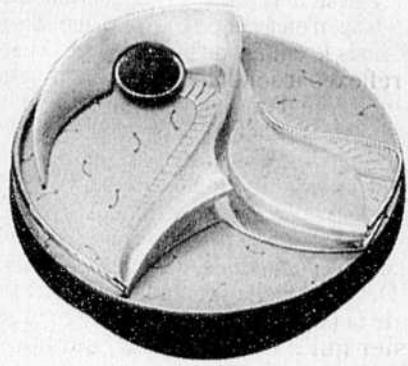
• PRIX DU QUÉBEC •

ARTS D'INTERPRÉTATION

Une créatrice «boulimique»

Danseuse, chorégraphe, chercheuse, enseignante,
Martine Époque est un véritable «trou noir»!

MÉDAILLE CRÉÉE PAR LISE FORTIN



Prix Denise-Pelletier

MARTINE ÉPOQUE

VALÉRIE LEHMANN
COLLABORATION SPÉCIALE

Si quarante-sept pages suffisent à peine à relater les vingt-sept années de carrière québécoise de Martine Époque, c'est qu'elle a toujours mené de front plusieurs vies. Un véritable «trou noir», comme elle se qualifie elle-même!

Lorsque cette Méditerranéenne a atterri par hasard au Québec en 1967, avec en poche un diplôme de l'École normale supérieure d'éducation physique de France, sa tâche formelle était de mettre sur pied, au sein d'un programme de baccalauréat en éducation physique, des cours de gymnastique rythmique.

Or, à peine débarquée à l'Université de Montréal, Martine Époque cofonde, en 1968, le groupe Nouvelle Aire, premier collectif de danse moderne de toute l'histoire du Québec. On y danse et on y palabre beaucoup. C'est tout autant un lieu de rencontres et d'échanges, un creuset sur les idées nouvelles en arts, qu'une compagnie de danse et une école.

Pendant les douze années que va durer la «merveilleuse» aventure de Nouvelle Aire, qui permettra l'émergence de chorégraphes comme Paul André Fortier, Ginette Laurin et Édouard Lock, Martine Époque ne cessera par ailleurs de travailler à l'avancement de la danse au Québec. À titre d'exemple, en 1977, cette Québécoise de cœur et de tête fonde et prend pour deux ans la direction du premier Regroupement des compagnies professionnelles de danse du Québec.



PHOTO FRANÇOIS BRUNELLE

Nul doute que Martine Époque, «mère de la danse moderne québécoise», soit foncièrement une boulimique de la vie...

Sa démission du groupe Nouvelle Aire, en 1980, correspond à son inscription au doctorat de psychopédagogie à l'Université Laval et surtout à son entrée comme professeur à l'UQAM, où elle va créer en 1983 rien de moins que le département de danse.

Entretemps, bien sûr, cette hyperactive a monté sa propre compagnie, DAMÉ, De 1985 à 1989 (puis de 1990 à 1994), Martine Époque est directrice du département de danse de l'UQAM où elle enseigne aussi. Au cours de cette période, elle va se dépêcher d'initier une maîtrise en danse et de piloter le projet de création de l'Agora de la danse.

Le début des années 90 marque un tournant pour cette assoiffée de nouveauté. À ce moment, cette tête chercheuse va commencer à se prendre de passion pour la micro-informatique et les logi-

ciels de composition chorégraphique, soit la techno-chorégraphie.

Mais cela ne suffit pas: en 1991, la voilà instigatrice des cours de vidéo-danse au département de danse de l'UQAM; en 1993, elle organise une conférence internationale sur «La création artistique et les nouvelles technologies» dans le cadre des Entretiens Cartier.

Évidemment, depuis juin 1994, date à laquelle elle a quitté officiellement son poste de directrice du département de danse, Martine Époque n'a pu résister à se lancer un nouveau défi: rédiger un livre sur le groupe Nouvelle Aire. Et parallèlement à cette activité, cette «touche-à-tout» universitaire — comme elle aime à se présenter avec un large sourire — poursuit tranquillement sa carrière d'enseignante.

Chez elle, tout est dans l'accent, le regard, les

maïns et les mollets. Cette splendide quinquagénaire a une façon singulière de se camper devant vous, qui a toujours dû laisser présager une femme de tête, volontaire, directe, positive. Regarder parler Martine Époque est d'ailleurs un spectacle en soi. La performance s'apparente à une fascinante et subtile pièce de théâtre à deux personnages, où une mère-poule déterminée et une ogresse paisible dialogueraient avec bienveillance.

Une grande femme à la chevelure grisonnante coupée ras, assise jambes écartées, le buste penché en avant, vous fait face, toute proche de votre personne. Lorsque cet être charismatique s'exprime, une voix ferme et chantante aux accents du Midi de la France s'élève en même temps que deux mains s'ébranlent dans un mouvement circonvolutoire indéfini. Deux yeux marrons vous fixent sans discontinuer. Une grande bouche souriante d'où émerge parfois un rire tonitruant semble vouloir vous avaler. Impossible de couper la parole ou de fermer les yeux: l'image du «trou noir», cette boule d'énergie qui absorbe la lumière autant qu'elle la catalyse, à laquelle fait souvent référence Martine Époque pour se définir, est toute là, nichée au cœur de sa personnalité physique.

Nul doute que «cette mère de la danse moderne québécoise» soit foncièrement une boulimique de la vie. Et que ses pairs la considèrent comme une créatrice douée d'un grand sens du leadership. Mais au fond d'elle-même, que pense cette insatiable entrepreneuse de son combat permanent?

«La danse, pour moi, explique avec emphase Martine Époque, n'est pas seulement synonyme de spectacles chorégraphiques professionnels. La danse signifie aussi la fête, la musique et le mouvement collectif, à l'image des festivités que les habitants d'un village organisent pour célébrer un événement. Selon moi, les concepts de communion, de partage, de joie, vont de pair avec la notion de danse. Je souhaiterais qu'il y ait plus de danse dans la rue, d'animations publiques informelles et formelles. En ces temps conformistes, j'ai la nostalgie de cette créativité et de cette fantaisie qui, il me semble, étaient présentes dans les années 70. Mais la danse québécoise a tellement grandi depuis mon arrivée au Québec qu'il serait maladroit de se montrer difficile. La danse moderne me paraît maintenant un fait acquis. Plus besoin de se battre contre le ministère des Affaires culturelles du Québec comme en 1980, pour que cette institution d'État reconnaisse la création contemporaine en danse...»

«La danse n'est pas seulement spectacle chorégraphique; elle est aussi fête, musique et mouvement collectif.»

SOGIC

La SOGIC
rend hommage
aux lauréats des
Prix du
Québec 1994.

Société générale des industries culturelles — 1755, boulevard René-Lévesque Est, bureau 200, Montréal (Québec)
Téléphone : (514) 873-7768 Télécopieur : (514) 873-4388

Félicitations à Martine Époque

Toute la communauté de l'UQAM adresse ses plus chaleureuses félicitations à Martine Époque, professeure au département de danse, pour le prix Denise-Pelletier dans le domaine des arts d'interprétation.

Martine Époque est l'une des pionnières de la danse contemporaine au Québec. Elle a joué un rôle de premier plan lors de la création du département de danse de l'UQAM et de l'Agora de la danse, qui sont reconnus comme des hauts lieux de création, de recherche et de diffusion artistiques dans le domaine de la danse contemporaine au Québec et ailleurs dans le monde.



Université du Québec à Montréal

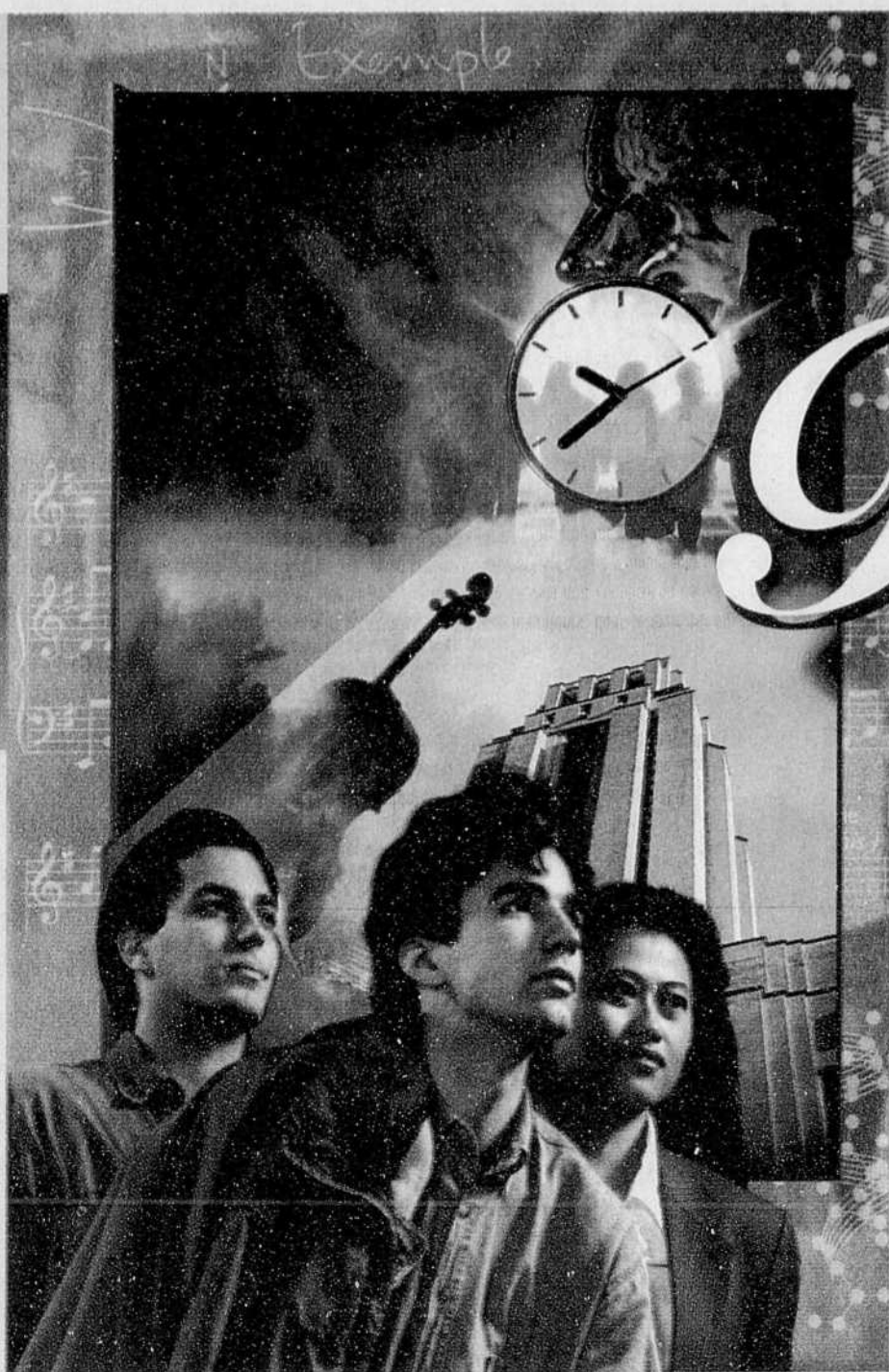


Université
de Montréal

Braavo!

L'Université de Montréal félicite les neuf lauréats des Prix du Québec et salue cette reconnaissance qui permet de souligner d'exceptionnelles contributions à la vie scientifique et culturelle du Québec.

Elle est fière de voir quatre de ses professeurs honorés.



Phyllis Lambert

REÇOIT LE PRIX GÉRARD-MORISSET

La Faculté de l'aménagement et l'École d'architecture, à laquelle la candidate est rattachée et titre de professeure associée, sont particulièrement heureuses de féliciter Phyllis Lambert. La Faculté rend un hommage particulier à Mme Lambert pour l'ampleur de sa contribution à la conservation et à la mise en valeur du patrimoine architectural et urbain du Québec, sur les plans tant de la recherche, de la réflexion et de la diffusion que de l'action.

L'ASSOCIATION «STRUCTURANTE»

L'association de Phyllis Lambert avec l'Université remonte à près de 20 ans, alors que plusieurs professeurs de la Faculté de l'aménagement rejoignent Héritage Montréal, organisme fondé par Mme Lambert pour la sauvegarde et la mise en valeur du patrimoine de la métropole. Mme Lambert contribue par la suite à de nombreux cycles de conférences à la Faculté et à la création d'un programme de maîtrise en conservation à l'École d'architecture. En 1989, avec l'ouverture du Centre canadien d'architecture (CCA) et la nomination de Mme Lambert comme professeure associée à l'École d'architecture, cette association prend un nouvel essor. Mme Lambert dirige des ateliers à l'École tandis que cette dernière participe à des activités variées avec le Centre: colloques, séminaires, expositions, concours, etc. En 1990, la création de l'Institut de recherche en histoire de l'architecture par le CCA, l'Université McGill et l'Université de Montréal donne aux professeurs et aux étudiants de l'Université l'occasion de participer à des séminaires, à des recherches, à des conférences et à des programmes d'éducation populaire.

CONSÉCRATION INTERNATIONALE

Titulaire de 15 doctorats honoris causa, membre de la Société royale du Canada et fondatrice en 1979 du prestigieux Centre canadien d'architecture qu'elle a logé dans un bâtiment remarquable, Mme Lambert est une figure connue dans les universités et les institutions muséales au Canada et à travers le monde. Elle a participé à des activités d'enseignement aux universités Concordia et McGill, en plus de celles de l'Université de Montréal, et a été l'invitée, entre autres, des universités Princeton et Edimbourg. Elle a participé à de nombreux projets de recherche et a contribué à plusieurs ouvrages savants d'ici et d'ailleurs. Enfin, elle a été conférencière invitée par la plupart des universités réputées de l'Amérique du Nord et dans de nombreuses universités européennes.

UNE ÉQUIPE UNANIME

À la Faculté de l'aménagement, plusieurs collaborateurs de Phyllis Lambert se réjouissent de l'attribution de ce prix. Parmi ceux-ci, Peter Jacobs, professeur titulaire à l'École d'architecture de paysage et précoce partisan du CCA, Melvin Chamey, professeur titulaire à l'École d'architecture, à qui le CCA a déjà consacré une importante exposition en plus de lui confier la conception de son remarquable jardin, et le doyen Michel Gariépy qui a «siégé au Conseil» avec la lauréate durant plusieurs années. Le directeur de l'École d'architecture, Roger B. Richard, est heureux d'avoir invité Mme Lambert à se joindre à l'école comme professeure associée et entend bien continuer cette collaboration fructueuse. Quant à Jean-Claude Marsan, ex-doyen de la Faculté et premier lauréat du prix Gérard-Morisset en 1992, il considère que ce prix revenait depuis sa création à Phyllis Lambert, dont il se dit un complice et un ami de vieille date.

POINT D'ORGUE

Le fait que deux professeurs de l'École d'architecture aient mérité le prix Gérard-Morisset du Québec reflète bien l'importance qu'accorde cette école à la conservation et à la mise en valeur du patrimoine architectural et urbain. Son programme de maîtrise en conservation est le plus ancien et le plus complet au Canada. La collaboration de la Faculté de l'aménagement et de l'Université de Montréal avec le Centre canadien d'architecture constitue un atout précieux pour le grand public et pour les professionnels, pour les étudiants et pour les professeurs. Cette collaboration, commencée depuis bientôt 20 ans grâce à Phyllis Lambert, offre aujourd'hui toutes les richesses de la maturité.

Jean-Jacques Nattiez

REÇOIT LE PRIX LÉON-GÉRIN

Les professeurs, les membres du personnel et les étudiants de la Faculté de musique tiennent à féliciter leur collègue Jean-Jacques Nattiez pour l'obtention du prix Léon-Gérin, Prix du Québec pour les sciences humaines.

UNE PRÉSENCE FULGURANTE

Depuis son entrée à la Faculté de musique en 1972, où il enseigne la musicologie, Jean-Jacques Nattiez n'a cessé de se distinguer par l'originalité de ses recherches et par la convivialité de son enseignement. Son engagement dans la vie facultaire et dans le développement de sa discipline fut acquis dès la première heure. Pionnier d'une nouvelle branche de la musicologie, la sémiologie musicale, il a su faire reconnaître cette orientation particulière de l'analyse musicale par la communauté scientifique internationale. Il est à l'origine du secteur d'ethnomusicologie de la Faculté de musique.

UNE ŒUVRE EN SPIRALE

Jean-Jacques Nattiez a également su faire profiter ses étudiants et ses collègues du fruit de ses recherches, notamment en fondant et dirigeant, entre 1974 et 1980, le Groupe de recherches en sémiologie musicale; un lieu de réflexion et d'étude sur les problèmes de l'analyse musicale et l'étude de la musique des Inuit. Plusieurs de ses étudiants occupent aujourd'hui des postes importants dans le monde des communications et dans les milieux universitaires.

...INNOVATRICE

M. Nattiez a produit des ouvrages et des articles scientifiques importants, dont certains ont été traduits dans plusieurs langues. Ces textes présentent la musicologie et la sémiologie de la musique aussi bien que l'application de ses théories à des corpus particuliers, dont l'œuvre du compositeur Richard Wagner. Aux publications du professeur Nattiez s'ajoute une activité discographique importante et abondante. C'est elle qui nous a fait connaître la musique des peuples de l'Arctique, entre autres les «jeux de gorge» des Inuit du Québec. Ses travaux de recherche et d'érudition lui ont valu plusieurs prix et une reconnaissance internationale.

...PRESTIGIEUSE

Aujourd'hui, Jean-Jacques Nattiez dirige deux collections de livres, où l'on retrouve des écrits de plusieurs de ses collègues musicologues de la Faculté de musique. Récemment, avec le Nouvel Ensemble moderne, qui est en résidence à la Faculté, il a fondé CIRCUIT, une revue nord-américaine de musique du XXI^e siècle, dont il est le rédacteur en chef.

LA FACULTÉ DE SE DÉPASSER

La Faculté de musique de l'Université de Montréal souhaite être un lieu de formation, de recherche et de création riche et dynamique, où toutes les ressources humaines et matérielles sont mises à contribution pour maintenir un environnement de travail stimulant, une occasion de dépassement de soi. Aujourd'hui, l'attribution à Jean-Jacques Nattiez de cette haute distinction québécoise qu'est le prix Léon-Gérin en sciences humaines confirme publiquement l'excellence des travaux du professeur de même que la légitimité et la valeur de la recherche dans un milieu tel que celui de la Faculté de musique.

Maurice L'Abbé

REÇOIT LE PRIX ARMAND-FRAPPIER

L'Université de Montréal s'associe avec plaisir au ministère de l'Industrie, du Commerce, de la Science et de la Technologie pour rendre hommage à Maurice L'Abbé, professeur émérite à l'Université, et lauréat du prix Armand-Frappier. Ce prix couronne «une carrière dédiée à la gestion et au développement de la recherche ou à la promotion des sciences et de la technologie».

DES MATHÉMATIQUES À LA CRÉATION D'ORGANISMES

Mathématicien de formation, détenteur d'un doctorat de l'Université Princeton, M. L'Abbé a très tôt réalisé l'importance de créer des organismes qui seraient voués au développement des mathématiques au Québec. Nommé directeur du Département de mathématiques en 1957, il transforme ce qui était alors un département de service en un véritable organisme de recherche et de formation de chercheurs et d'enseignants. En 1962, il fonde le Séminaire de mathématiques supérieures, qui aujourd'hui encore constitue un événement important pour la communauté mathématique internationale. En 1968, il est le principal artisan de la création du Centre de recherches mathématiques, qui sera consacré centre national par le Conseil de recherches en sciences naturelles et génie du Canada (CRSNG). La renommée du Centre de recherches mathématiques est maintenant internationale.

IL FUT LE PREMIER

Vice-recteur à la recherche de l'Université de Montréal de 1968 à 1978, M. L'Abbé a su insuffler un enthousiasme et un dynamisme qui ont permis à la recherche et à la formation supérieure de faire le «saut quantique». Premier vice-recteur à la recherche au Québec, il a créé les structures, élaboré les politiques et conçu les outils de gestion et de financement de la recherche. Durant son mandat, il s'est employé à la création et au développement de pas moins d'une dizaine de centres de recherche parmi lesquels on compte le Centre de recherche sur les transports, l'Observatoire astronomique du mont Mégantic et le Centre de recherche et développement en économie.

UN HOMME... DE CONSEIL

En 1980, M. L'Abbé a quitté l'Université de Montréal pour diriger le Conseil des sciences du Canada durant quatre ans. Quand le gouvernement du Québec a créé en août 1983 le Conseil de la science et de la technologie, M. L'Abbé en est devenu le premier président. Sous sa gouverne, le Conseil a joué un rôle de premier plan dans l'élaboration des politiques scientifiques, technologiques et industrielles au Québec. Les nombreuses études publiées par le Conseil constituent des outils permanents pour l'ensemble des intervenants dans le domaine des sciences et de la technologie. Leur impact a été considérable.

DES ASSISES BIEN SOLIDES

À l'Université de Montréal, l'œuvre de M. L'Abbé est durable, comme en témoignent l'existence encore aujourd'hui des structures qu'il a mises en place et l'essor de la recherche qu'elles ont entraîné. L'Université de Montréal compte aujourd'hui une cinquantaine de centres et groupes de recherche officiellement reconnus. La culture de recherche que M. L'Abbé a tellement promue est plus vivante que jamais au sein du corps professoral, dont les activités de recherche ont permis l'obtention, en 1993-1994, de plus de 190 millions de dollars en subventions et contrats, et de plus de 220 millions lorsque sont incluses les activités de l'École Polytechnique et celles de l'École des Hautes Études Commerciales. Ce sont donc tous les membres des centres et des groupes de recherche et le corps professoral dans son entier qui se joignent à la direction de l'Université de Montréal pour rendre hommage à ce grand bâtisseur, à ce réalisateur visionnaire.

Yves Lamarre

REÇOIT LE PRIX WILDER-PENFIELD

La Faculté de médecine, le Département de physiologie et le Centre de recherche en sciences neurologiques de l'Université de Montréal s'unissent pour offrir leurs plus chaleureuses félicitations au Dr Yves Lamarre. La brillante carrière de recherche du Dr Lamarre et son influence décisive sur le développement des sciences neurologiques au Québec, voire au Canada, font de lui un extraordinaire leadership que le prix Wilder-Penfield couronne aujourd'hui.

SON PARCOURS

Après des études de médecine, un doctorat en neurophysiologie et un stage postdoctoral à Paris, à Stockholm et à l'Université Johns Hopkins, Yves Lamarre est devenu, en 1967, professeur au Département de physiologie de l'Université de Montréal. Dès 1971, il devient membre du Service de neurologie de l'Hôtel-Dieu de Montréal. L'une de ses contributions majeures fut la démonstration de l'induction des tremblements par la synchronisation de l'activité rythmique autonome des neurones dans certaines régions précises du cerveau. Ceci a mené à la caractérisation des mécanismes nerveux responsables de divers types de tremblements observés aussi bien chez l'animal que chez l'humain. D'autres travaux fondamentaux ont permis de préciser les rôles respectifs joués par les commandes centrales et les informations périphériques dans la production et le contrôle des mouvements volontaires. Yves Lamarre exerce une profonde influence sur le développement des sciences neurologiques et contribue à la formation d'une nouvelle génération de scientifiques.

SON RÉSEAU

Pendant 17 années, Yves Lamarre a dirigé le Groupe en sciences neurologiques du Conseil de recherches médicales du Canada et le Centre de recherche en sciences neurologiques (CRSN) de l'Université de Montréal. Il a été l'un des instigateurs du Réseau NeuroScience, un regroupement de centres d'excellence créés par le gouvernement canadien. Maintenant, le Dr Lamarre réunit des chercheurs intéressés par le système nerveux central et a constitué un groupe multidisciplinaire, le GRSNC, subventionné par le FCAR. Son rayonnement s'est étendu à de nombreux organismes provinciaux, nationaux et internationaux. Soulignons l'organisation du troisième congrès mondial des neurosciences de l'International Brain Research Organization, une initiative qui a attiré 4 000 scientifiques à Montréal et confirmé la vocation internationale du Québec en sciences neurologiques. Ses recherches sont à l'origine de plus d'une centaine de publications dans les médias scientifiques les plus reconnus.

SES COLLABORATEURS

Les collaborateurs et collègues de M. Lamarre, le personnel de soutien ainsi que ses étudiants et étudiantes se réjouissent de l'honneur bien mérité que lui confère l'attribution du prix Wilder-Penfield. C'est avec fierté et amitié que toute l'équipe désire rendre hommage au lauréat en lui exprimant à l'unisson un retentissant «Braavo!».

Les membres du Conseil de l'Université dont il fait partie, ses collègues de la Faculté, les groupes CRM et GRSNC de l'Université de Montréal, les collègues et amis de l'Hôtel-Dieu de Montréal et les membres du Laboratoire de performance motrice humaine, logé au pavillon de l'Éducation Physique et Sportive de l'Université Laval.

UN EXEMPLE QUI INSPIRE

L'élan, le leadership et l'enthousiasme manifestés par le Dr Yves Lamarre dans ses fonctions de directeur continuent d'inspirer ses successeurs, collaborateurs ainsi qu'une nouvelle génération de scientifiques. Ses démarches ont largement contribué à la qualité de l'enseignement au Département de physiologie de l'Université de Montréal. Son intégrité et sa manière d'être ont contribué à la force d'attraction qu'exercent les sciences neurologiques sur les nouveaux étudiants. Le CRSN regroupe aujourd'hui 75 chercheurs autonomes et 110 étudiants diplômés et postdoctoraux. Soulignons que le flair et la détermination du lauréat ont attiré ou maintenu des fonds de recherche parfois assez uniques. Ainsi, le groupe CRM de l'Université de Montréal a non seulement été le premier groupe créé par le Conseil de recherches médicales du Canada, mais encore il est celui qui détient le record de longévité. Quant au Réseau NeuroScience, qui regroupe 125 chercheurs et 90 boursiers répartis à travers 15 universités au Canada, il est l'un des rares centres d'excellence dont le Comité exécutif est situé au Québec.

Monsieur Lamarre, merci!